
Collectif La Belle Escampette



RECUEIL DE TEXTES DE **9** AUTEUR·TRICE·S

Dominique Comby-Faltrept • René Durand • Aldo Gari
Sylvie Granat • Frédérique Lechevallier • Elsa L.
Jean-Luc M. • Pascale Marchal • Viviane Marthe

Collectif La Belle Escampette

VESTIGESFUTURS FUTURS**VESTIGES**

Traces et liens dans le temps

RECUEIL DE TEXTES DE **9** AUTEUR·TRICE·S

Dominique Comby-Faltrept • René Durand • Aldo Gari
Sylvie Granat • Frédérique Lechevallier • Elsa L.
Jean-Luc M. • Pascale Marchal • Viviane Marthe

QUELQUES MOTS

sur ScriptaLinea

Droits d'utilisation :

Vestiges futurs - Futurs vestiges. Traces et liens dans le temps du Collectif

La Belle Escampette est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition

selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – B-1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrits,

contactez-nous via :

www.scriptalinea.org

La compilation de textes *Vestiges futurs - Futurs vestiges. Traces et liens dans le temps* a été réalisée par le Collectif La Belle Escampette dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée

par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur-trice-s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l' AISBL ScriptaLinea



QUELQUES MOTS

sur le Collectif La Belle Escampette

Nouvelle année, nouveau parcours, nouvelle équipe, lieu rénové.

Deux départs enregistrés, six arrivées effectives. La Belle Escampette s'est reformée.

Composé de neuf membres, ce nouveau groupe a essayé de se réunir une fois par mois. Pas facile d'être tous présents, chacun ses contraintes !

Vestiges et Futur, deux termes qui se sont rapidement imposés, comme une évidence.

Deux mots comme deux objets naviguant sur deux parallèles temporelles avec l'impossibilité de se rencontrer.

Chacun a promené sa plume dans le temps, circulant du passé vers le futur, faisant parfois une pause dans le présent.

Cela aura pris du temps mais l'objectif est atteint : présenter des textes.

**Dominique Comby-Faltrept, René Durand, Aldo Gari,
Sylvie Granat, Frédérique Lechevallier, Elsa L.,
Jean-Luc M., Pascale Marchal et Viviane Marthe**

Membres 2019-2020 du Collectif La Belle Escampette

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	9
<i>Futur non-attendu</i> Sylvie Granat	13
<i>Retour du futur</i> Jean-Luc M.	21
<i>Frères de bave</i> Elsa L.	37
<i>Vertigineux vestiges</i> Viviane Marthe	41
<i>Vestiges d'humanité [Alternative 1]</i> . René Durand	52
<i>Vestiges d'humanité [Alternative 2]</i> . René Durand	53
<i>La couverture de bisous</i> Elsa L.	71
<i>Vestiges du futur</i> Pascale Marchal	81
<i>Recensement</i> Frédérique Lechevallier	99
<i>Juliette 1</i> Frédérique Lechevallier	105
<i>Juliette 2</i> Frédérique Lechevallier	109
<i>L'Utopie ou la mort</i> Aldo Gari	113
<i>Vous avez dit Utopie ? Finissez donc d'entrer</i> Dominique Comby-Faltrept	119
<i>Le poids des jours</i> Elsa L.	125
Les auteur·trice·s	131
Lieu de réunion	137
Remerciements	138



ÉDITO

Vestiges/Futur : deux mots qui sont revenus souvent au cours du remue-méninge précédant le choix du thème de ce quatrième parcours de notre groupe d'écriture.

Le Collectif d'écrits La Belle Escampette a fini par s'en emparer pour les associer, les combiner, malgré ou en raison de leur anachronisme, de leur antinomie, pour créer le titre de cette nouvelle compilation.

Que nous disent les dictionnaires ?

Vestige : « *Ce qui reste d'une chose détruite, perdue, d'un ancien édifice ; ce qui reste d'une collectivité, d'une société, d'une civilisation. Ce qui reste d'une chose abstraite.* »

Futur : « *Qui appartient à l'avenir, qui n'a pas encore d'existence. Qui sera tel ultérieurement.* »

Ce qui relie ces deux concepts, c'est l'échelle du temps. Selon où l'on se place sur cette échelle, on est le futur d'hier, mais aussi un vestige pour demain.

Cette manière de voir a suscité de nombreuses phrases cultes. Un proverbe africain nous dit « Quand tu ne sais plus où tu vas, regarde d'où tu viens », dans la Bible, livre d'Isaïe nous lisons « *Pour voir le futur, il faut regarder derrière soi* », quant à Henri Bergson nous lui emprunterons ce mot : « *Ce que j'appelle "mon présent" empiète tout à la fois sur mon passé et sur mon avenir.* »

Cette échelle de temps permet aussi de nous situer, nous simples individus, entre les actes de nos ancêtres qui n'ont pas été sans conséquence sur notre actualité et cet avenir incertain que nous construisons dans un quotidien que nous avons de plus en plus de mal à contrôler. Si nous avons hérité de mégalithes, de cathédrales, de magnifiques monuments, d'œuvres d'art, témoins de l'intelligence créatrice des humains qui nous ont précédés, nous, qu'allons-nous laisser ? Quel futur, quel avenir pour nos descendants ? Nous, qui n'avons pu empêcher la destruction de vestiges aussi célèbres que les ruines de Palmyre !

Comprendre notre société, cela ne passe-t-il pas par une inscription de notre pensée dans un temps long, de maturation en rupture avec cette logique du « tout, tout de suite, immédiatement » ?

Notre collectif d'écrits en lançant ce défi improbable de marier le futur et le passé, les vestiges du présent et le futur des actes passés, n'hésite pas avec ses différentes sensibilités à explorer ce sujet de société brûlant, à la pointe de l'actualité.

Bonne lecture.

Le Collectif La Belle Escampette

*Futur
non-attendu*

Sylvie
Granat

Allongée dans l'herbe au bord du ruisseau, les yeux clos, elle est détendue. Calme. Sereine.

Qui passerait par là la croirait probablement endormie en cette douce fin d'après-midi.

Mais elle ne dort pas. Bien au contraire !

Elle refuse que le sommeil la prive de ces instants si précieux. Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime plus que tout, c'est le bien-être que lui procure cette quiétude devenue sienne au quotidien.

Son esprit est tout entier concentré sur ce qui l'entoure. Le jacassement des pies qui se succèdent sans jamais s'arrêter. Le bruissement irrégulier des arbres, parfois doux, parfois violent, les rejoint de temps en temps, sans même troubler leur partition. Ce concert, que lui joue gracieusement la nature, lui semble si harmonieux qu'elle ne peut s'en lasser.

Une brise mélodieuse lui caresse la peau et chacun de ses pores la reçoit comme un cadeau. Les derniers rayons du soleil

couchant s'alanguissent sur son corps. Cette douce chaleur finit de détendre chacun de ses muscles.

Elle se concentre sur sa respiration, sur l'amplitude des mouvements de sa poitrine. Elle remplit ses poumons de cet air encore tiède et délicat. Sa pensée s'attarde ensuite sur les battements de son cœur. Même s'ils ne font pas montre d'une extrême régularité, elle se rassure de les percevoir si calmes.

Elle aimerait tant que le bien-être qu'elle éprouve en cet instant ne la quitte jamais.

Depuis plus d'un an, elle avait vécu tant et tant de moments difficiles. Et encore ! Elle n'avait même pas le sentiment de les avoir vécus, seulement celui de les avoir subis : des jours, des semaines, des mois à lutter contre la maladie, avec tous les lourds traitements qui s'y associaient et les effets de ces derniers, parfois si douloureux et inconfortables.

Cette maladie que l'on disait « longue » !

Rien que ce terme l'agaçait : comment savoir si elle serait « longue » cette maladie, quand personne ne pouvait en connaître la durée ?

Pouvait-elle seulement rêver d'un avenir, si court soit-il ?

Cette maladie pour laquelle on lui avait dit qu'il ne faudrait jamais parler de guérison, mais seulement de rémission. Et, bien qu'on ne lui ait présenté son futur qu'avec un certain pessimisme, elle s'était pourtant accrochée, elle avait lutté. Et il lui semblait l'avoir momentanément emporté.

Mais pour combien de temps ? Oui, combien de temps ?

Maintes et maintes fois cette question lui était revenue alors qu'elle s'appliquait à combattre son mal. Mais aujourd'hui, chercher et même trouver la réponse ne l'intéresse plus : c'est à ce prix qu'elle avait enfin pu acquérir la sérénité. Seul le moment présent dispose maintenant de tout son intérêt. Pourquoi se projeter vers un demain qu'elle n'est pas sûre de connaître ?

De ce récent et douloureux passé, elle a appris à profiter intensément de chaque jour, instant par instant, sans rien en perdre ou en négliger.

Contrairement à l'impression que cela peut donner à certains de ses proches, son caractère, sa personnalité n'ont pas totalement changé.

Mais il est vrai qu'elle n'est pas, non plus, tout à fait la même ; ses priorités, ses intérêts, ses pensées s'envolent vers d'autres directions.

Elle ne prête plus grande attention à tout ce qu'elle croise et qui, pourtant, appartenait à son quotidien : chaque personne, chaque objet, chaque paysage, chaque son, chaque odeur. Cela pouvait paraître exagéré, mais elle avait conscience de tout ce qu'elle avait failli perdre. Et bien qu'elle les côtoie depuis plusieurs années, chacune de ces choses a pris à ses yeux une toute autre valeur. Son entourage, ses petits cadeaux fabriqués et offerts par ses enfants pour la fête des mères ou son anniversaire, le paysage qu'elle redécouvre chaque matin en ouvrant sa fenêtre, le carillon des cloches du village qui sonne les heures, le parfum des fleurs, tout lui semble si différent ! Quelque soit le temps qu'il fasse, chaque jour lui offre un ciel magnifique. Elle qui, autrefois, n'aimait que le soleil, n'appréciant ni la pluie, ni la neige, elle qui craignait l'orage et les bourrasques de vent, se régale aujourd'hui de la diversité des saisons.

Elle ne regrette pas sa vie d'avant.

Certes, elle était belle, elle l'aimait et la satisfaisait, mais désormais, elle n'est plus que vestige à ses yeux. Elle ne veut pas que sans cesse la hantent les souvenirs d'autrefois et ne vivre qu'en les regrettant.

Elle a eu du mal, mais la page est définitivement tournée, le chapitre est clos. Celui qui s'ouvre à elle maintenant la ravit, si consciente qu'elle est de pouvoir, à chaque instant, l'enrichir d'un

nouveau paragraphe. Sa vie d'aujourd'hui n'en est que plus belle et tout aussi heureuse. Elle ne s'intéresse plus à hier et encore moins à demain, le futur n'étant devenu que chimère à ses yeux. Pouvoir savourer pleinement le moment présent la comble.

Cette pensée la ramène vers « La belle Escampette », ce collectif d'écrivains qu'elle est ravie d'avoir intégré. Rencontrer de nouvelles personnes, pouvoir échanger idées, opinions, lectures et écritures est un vrai bonheur...

Le dernier sujet d'écriture choisi « futur et vestiges » lui a beaucoup plu. Il lui semblait qu'elle ne tarirait pas d'idées et qu'elle écrirait sans difficulté.

Oui, mais voilà ! Elle ne peut pas !
Elle a essayé mais elle ne peut pas.
Pas un mot !

À plusieurs reprises elle s'est posé la question « qu'est-ce que le futur ? » et à chaque fois lui revient la même réponse : rêve, utopie, irréalité, imaginaire... Son impossibilité de se projeter vers demain et encore plus vers après-demain ne lui permet plus de croire aveuglément en l'existence du futur. D'ailleurs, existe-t-il vraiment, se demande-t-elle. À quel moment prend-on pleinement conscience de le vivre, ce futur ? Peut-on affirmer en profiter, quand le demain est devenu l'aujourd'hui et donc que lui, le futur, est devenu le présent ? Tout s'embrouille dans son esprit. Il lui semble que l'on ne peut être réellement sûr que de ce que l'on vit, ou de ce que l'on a vécu, et donc seulement de l'hier et de l'aujourd'hui.

Pourtant ce futur, quel qu'il soit, bon nombre y a cru et y croit toujours. C'est ce qui a permis et permet encore au monde de changer, d'avancer, de progresser, d'évoluer.

Ce sujet, elle l'a souvent abordé ces derniers temps avec des proches ou des amis. Chaque fois lui est posée la question de

savoir ce qu'éventuellement elle ferait dans quelques semaines ou dans quelques mois. Toujours, elle répond qu'elle ne peut se projeter dans l'avenir, ne sachant pas si elle serait encore là. Systématiquement, l'un ou l'autre lui rétorque que tout le monde est dans cette situation, personne n'étant éternel... Ils ont raison et elle le sait, la différence étant que, contrairement à eux, elle y pense chaque matin en se levant et chaque soir en se couchant. De l'épée de Damoclès, elle a fait une compagne fidèle à jamais.

Certains lui disent, et elle se plaît à le croire, qu'avec le temps ces pensées s'atténueront et qu'elle se surprendra à avoir de nouveaux projets, d'abord à court terme, puis petit à petit, de plus en plus lointains. Mais elle n'en est pas encore là. Ses rêves et ses espoirs ne vont pas au-delà de ses examens de contrôle et ces derniers sont encore fréquents, trop peu espacés les uns des autres. Aujourd'hui elle ne s'offre plus le temps d'être patiente : vivre tout ce qu'elle souhaite le plus vite possible, sans attendre...

C'est pourquoi, ne pas pouvoir rédiger un texte comme convenu la dérange. Comment expliquer à ses compagnons d'écriture de « La Belle Escampette » qu'elle ne parvient pas à formuler ou imaginer quoi que ce soit sur le futur. Comment leur dire qu'elle est bloquée sur ce sujet, qui avait semblé tant lui plaire ? Il faudrait qu'elle leur donne le pourquoi, qu'elle leur parle de sa maladie, de ses souffrances. Mais sa pudeur l'en empêche. Elle ne veut pas les mettre dans la gêne ou l'embarras. Elle ne veut pas non plus qu'on la plaigne ou que l'on compatisse. Ce n'est pas le but de ces réunions.

Ou alors... Mais oui, elle est là la solution !

Elle va leur adresser une lettre ou un mail, les informant qu'elle est désolée, mais que, finalement, elle n'a aucune inspiration sur ce sujet. Et ce n'est que vérité. Elle ne sera pas avec eux quand ils le recevront et ne les verra pas lire son courrier. Elle ne s'en trouvera que plus soulagée. Elle leur demandera de bien vouloir

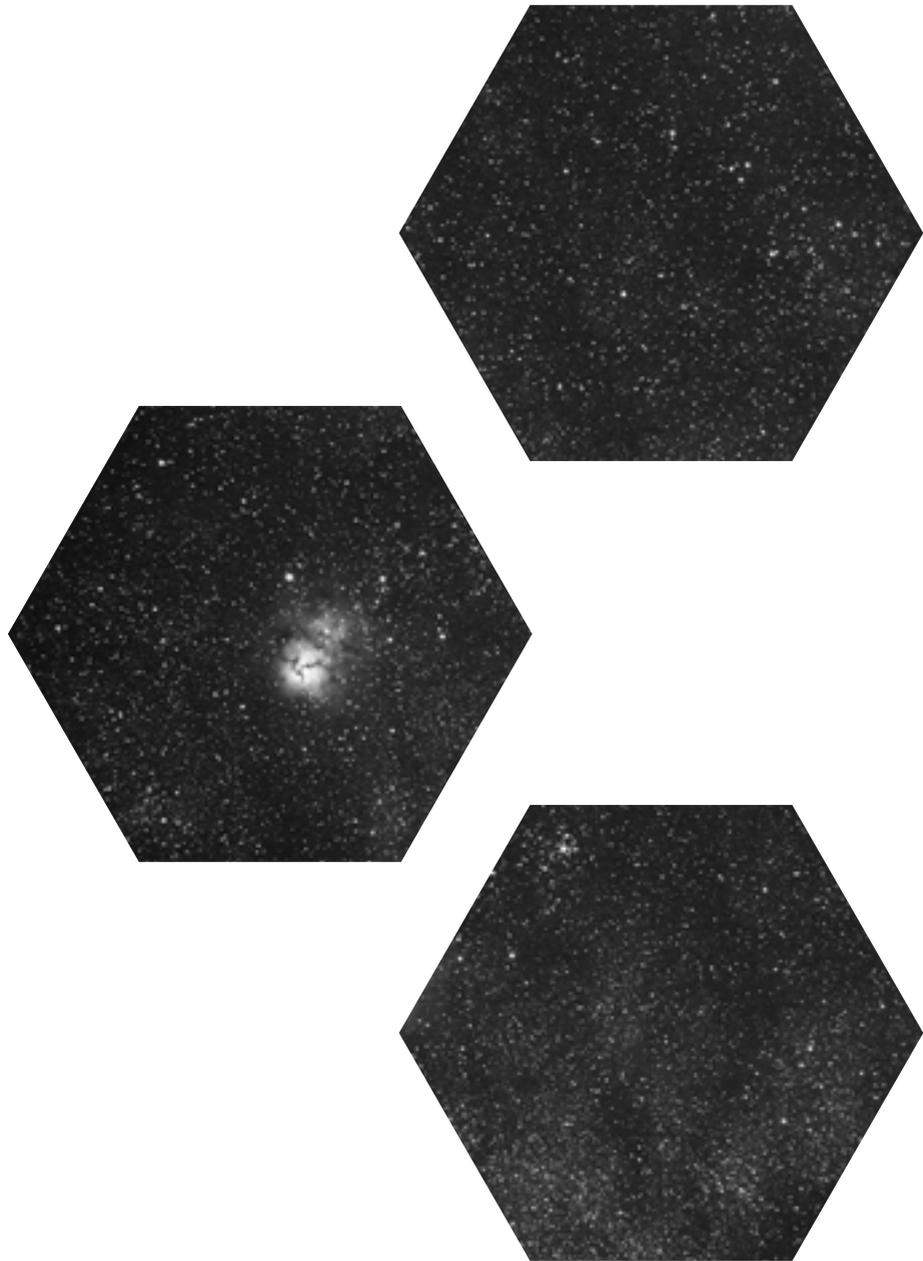
l'excuser. Que son envie de continuer à participer à leurs réunions reste intacte. Elle est persuadée qu'ils comprendront même s'ils ne sont pas coutumiers du fait.

Elle émet un grand soupir.

Un sourire vient illuminer son visage.

Elle se laisse de nouveau bercer par le clapotis du ruisseau, le chant des oiseaux, le bruissement des arbres.

Elle est détendue. Calme. Sereine.



Retour du futur

Jean-Luc M.

Prologue

6 juin 2019

Une silhouette longiligne, auréolée par la lumière froide de la lune, sort du château par une porte dérobée. Suivant son écran 3D à vision nocturne, elle descend à pied le chemin qui mène au village en contrebas. Première étape de sa mission programmée : trouver un moyen de locomotion rapide. La Kawasaki 900 apparaît sur l'écran. Elle est garée sur un trottoir, éclairée par un lampadaire. La forme humaine suit la trace rouge qui la conduit à la moto. Grâce à son index multifonctions, elle met en route le moteur qui se met à ronronner. Elle enfourche l'engin, s'éloigne sans bruit des habitations. Puis elle allume les phares, met les gaz à fond. La machine se cabre comme un cheval effrayé, la roue arrière dérape, laissant une trace noire sur le bitume. Son GPS intégré lui indique l'itinéraire à suivre. Deux heures plus tard,

le jour se lève sur le périphérique parisien. Elle roule à tombeau ouvert pour rejoindre l'autoroute, vers le nord.

Ce même jour, un événement planétaire est retransmis par tous les médias. La capsule ramenant l'astronaute Simon Tampler atterrit au Kazakhstan.

Retrouvailles

Septembre 2018

J'avais lu son nom dans le journal. J'avais entendu sa voix à la radio. J'avais vu son visage sur l'écran de télé. J'avais même parcouru son site Internet. Simon Tampler accaparait les médias. Lui, mon meilleur ami de lycée avait été sélectionné pour participer à une mission dans la Station Spatiale Internationale (ISS).

Je me souviens de notre première rencontre au lycée. Ce jour de rentrée, arrivé un peu en retard, il était venu s'asseoir à côté de moi. En guise de présentation, cheveux ébouriffés, étoiles dans les yeux, il avait dit :

« Moi, c'est Simon. Mon rêve, devenir astronaute. »

Toute la classe avait ri, même le prof. Nous étions devenus inséparables. Que de nuits passées à la fenêtre du dortoir, l'oeil rivé au télescope, la tête dans les étoiles.

Ensuite, chacun avait tracé sa route. Au début, on se contactait régulièrement, puis on s'était peu à peu perdu de vue.

Je n'hésitai pas à lui téléphoner pour le féliciter. Journaliste dans une revue scientifique, je lui proposai une rencontre. Il accepta avec enthousiasme. Nous avons évoqué nos parcours très différents, puis nos souvenirs de lycée comme des appelés leur service militaire. Il me parla des tests de sélection, des entraînements inhumains qu'il avait subis, et enfin de sa réussite incroyable. Puis il ajouta :

« L'Agence Spatiale cherche un correspondant pour faire des reportages pendant que je serai dans l'espace. Si tu veux, je proposerai ton nom. »

Trois semaines plus tard, après entretien et enquête approfondie, j'avais mon accréditation.

Je n'en revenais pas, quelle aubaine !

Simon décolla de Floride pour rejoindre la Station le 3 janvier 2019. Le voyage se passa sans incident.

Atterrissage

6 mois plus tard : 6 juin 2019 : 13h35

Deux heures que je fais le pied de grue, avec le groupe de journalistes accrédités, sous la tente de fortune traversée par un vent glacial. Enfin, je l'aperçois : un point noir qui enfle entre deux nuages. La capsule descend lentement, suspendue à ses trois parachutes, survolant les steppes du Kazakhstan. Guidé par le nuage de poussière, l'aréopage composé de militaires, policiers, pompiers, corps médical, journalistes se précipite, qui en courant, qui en voiture, qui en camion, vers le lieu de l'atterrissage.

Juste le temps d'apercevoir Simon sortir de son engin, blême, des cernes sous les yeux, mais souriant aux flashes qui crépitent. Les pompiers le transportent, assis sur une chaise vers une tente où l'attend un groupe de médecins. Puis il sera rapatrié en hélicoptère vers un hôpital à Cologne. Impossible de l'approcher pour avoir ses premières impressions. Le soir-même, il me téléphone :

« Demain, je t'attends, chambre 5. Tu auras une autorisation signée de ma main, à l'accueil. »

7 juin 2019 : 11h

L'hôpital est bouclé par un cordon de police. Les Allemands ne plaisantent pas avec la sécurité.

Je présente ma carte de journaliste. Après l'avoir observée, analysée, scannée et envoyée pour vérification, je peux enfin franchir le check-point.

Je récupère mon laissez-passer et parcours un long couloir. Un policier en civil, après un dernier contrôle, me laisse pénétrer dans la pièce ultra-moderne. Simon est assis sur un fauteuil ergonomique, le visage encore fatigué, le regard dans le vague. Je le félicite pour sa mission réussie. Il me coupe la parole comme s'il y avait une urgence :

« Patrick, ce que je vais te raconter reste entre nous, je te fais confiance.

— Je peux enregistrer ?

— Bien sûr. »

Simon s'installe confortablement, la tête bien calée par l'oreiller. Il saisit une feuille sur laquelle il a pris quelques notes.

Je sors mon dictaphone. Il me confesse alors une histoire à peine croyable.

Escapade dans le Futur

« Six mois que nous étions dans la Station. Fin de la mission. Après le moment émouvant des adieux : dernière accolade, dernière poignée de main, dernier encouragement, j'enfilais ma combinaison spéciale. Je m'allongeais dans l'habitacle exigu du module de descente. La couchette voisine était inoccupée, retour en solitaire. Une première mondiale. L'écoutille se refermait avec un bruit sourd.

Encore trente secondes, les procédures de désarrimage commençaient. Trois minutes plus tard, les systèmes de propulsions se mettaient en route. Le vaisseau devait effectuer une fois le tour de la terre puis était orienté sur l'orbite de rentrée. L'éprouvant voyage devait durer trois heures trente. Ma vie était entre les mains de Peter, Directeur du vol, qui orchestrait la manœuvre de retour.

Tension maximum : sur la tablette devant moi, une pilule avec un petit mot : « À prendre en cas de stress ». Je la posais sur ma langue, la laissais fondre. L'effet fut presque immédiat. Je

retrouvais un peu de calme et de sérénité. Mon corps tendu à l'extrême se relâchait. La voix de Peter me disait que tout était OK. Le voyage retour pouvait débuter.

Soudain, alerté par une sonnerie stridente, des voyants rouges qui clignotaient et une odeur de brûlé, je sortais de ma torpeur. J'appuyais par réflexe sur le gros bouton noir de la procédure d'urgence. Les paroles de Peter envahissaient le petit habitacle.

« Simon, je vous ai perdu, répondez ! » Ce message tournait en boucle. J'essayais de répondre. Impossible.

Échappant à tout contrôle, la capsule circulait dans l'espace à une allure folle : un brin d'herbe emporté par un torrent de montagne. Des amas d'étoiles, des nébuleuses, des planètes, des comètes, des astéroïdes défilaient à toute vitesse devant mes yeux éblouis. Je n'avais pas peur. J'avais toujours rêvé d'être un naufragé solitaire errant dans l'infini du Cosmos. David Bowman, dans *2001, l'Odyssée de l'espace*.

Tu te souviens, on avait tellement adoré ce film qu'on était retourné le voir le lendemain.

L'engin, incontrôlable, était aspiré dans un gouffre noir comme dans un siphon. Alors, la sonnerie s'arrêtait, les voyants rouges s'éteignaient, la voix se taisait. Seul un sifflement entêtant indiquait la célérité du déplacement. Pas le temps de réfléchir, de faire des suppositions, d'envisager des explications. Tout mon corps subissait une pression terrible, des douleurs insoutenables. Résister pour survivre.

À la vitesse de la lumière, je perforais cet ailleurs vertigineux, comme un tunnel illimité, un boyau sans fin, une nuit interminable. La spirale infernale s'arrêtait enfin, expulsant mon petit engin dans un vide sidéral. Silence pesant, inquiétant, oppressant. J'étais dans le noir avec au loin une lueur : une espérance, un désir fou. Miracle ! Tout redevenait normal dans la cabine. Mais plus de contact avec la Terre. Définitivement seul.

La capsule se dirigeait vers une traînée de lumière blanche laiteuse : la Voie Lactée. Tout n'était peut-être pas perdu. L'espoir de rejoindre la Terre renaissait.

Après une traversée intemporelle, une énorme étoile incandescente se profilait à l'horizon. Le Système Solaire et ses huit planètes. La capsule, en pilotage automatique, se dirigeait vers la Terre qui grossissait rapidement, imitant l'oeil d'un cyclope.

Des objets insolites, inconnus, s'en échappaient. Ils étaient en mauvais état, défoncés, déglingués, noircis comme brûlés par un incendie. Des têtes cabossées, des troncs enfoncés, des bras arrachés, des jambes désarticulées. Ces formes mystérieuses et inquiétantes, en errance, comme des vestiges en perdition, me préoccupaient. Elles frôlaient la capsule, certaines même la cognait, rebondissaient, déviant de leur trajectoire, sans l'abîmer.

Traversée de l'atmosphère. Par le hublot, je voyais ma petite capsule s'enflammer, protégée par les boucliers thermiques. La température augmentait à l'intérieur, régulée automatiquement par la climatisation.

Patrick, s'il te plaît, passe-moi le verre d'eau.

Freinée par les rétro-fusées, la capsule descendait lentement. Je prenais le télescope, oublié dans un coin de la cabine. Mon œil accommodait. Surprise totale.

Une fumée épaisse s'échappait d'imposantes cheminées, des cratères des volcans en activité. Comme une cocotte-minute sous pression, la Terre fumait, laissant échapper une vapeur opaque. Effarant !

Des murailles élevées, hérissées de ferrailles acérées, la cloisonnaient. Le bleu des océans était en partie caché par d'énormes masses grisâtres, flottant en surface. Certaines mers avaient totalement disparu, remplacées par des déserts de pierres. Les fleuves avaient pris une teinte bizarre et dessinaient un réseau de lignes verdâtres.

Tu te rends compte, Patrick, j'avais du mal à reconnaître la planète que j'avais quittée.

Des incendies géants détruisaient des pans entiers de forêt, laissant de longues traînées noirâtres.

Des mégapoles en ruine, des tours gigantesques effondrées, des immeubles imposants lézardés, d'immenses hangars comme des squelettes de fer aux abords des cités : la Terre n'était plus qu'un vestige fumant. Elle avait perdu sa belle teinte bleutée, sale comme une agate roulée dans la boue.

Mon œil, toujours rivé à la lunette, explorait un espace dégagé. À ma grande surprise, je distinguais des êtres singuliers. Ils gesticulaient, s'affairaient, se démenaient, en pleine effervescence. Ils étaient agglutinés autour d'un engin titanesque, une sorte de gigantesque canon. Ils levaient la tête, intrigués par mon passage, faisaient des signes agressifs. Ils avaient l'apparence des Humains. Pourtant, quelque chose les différençait dans l'attitude, les gestes, les déplacements : des machines programmées pour des gestes mécaniques, répétitifs, stéréotypés : des Robots humanisés.

Je n'en croyais pas mes yeux : les Robots s'expulsaient eux-mêmes dans l'espace. Un grand suicide collectif.

La capsule continuait son survol, sans trop s'approcher pour l'instant. Soudain, les parachutes s'ouvraient. Elle se posait en douceur dans la cour d'un monastère. En sortant, mauvaise surprise. Une odeur nauséabonde m'agressait, décuplée par une chaleur suffocante. Ma pauvre planète était divisée, saccagée, ravagée et en plus, elle puait.

Cherchant un peu d'ombre et de fraîcheur, je pénétrais dans le cloître. Sur un banc de pierre, un moine cistercien, sa robe blanche serrée par un cordon noir, était assis en pleine méditation. Sous sa capuche, un visage ridé, torturé, hors d'âge.

Il ressemblait à ceux que nous avons rencontrés dans la vieille abbaye, près de Narbonne.

Le religieux récitait une litanie de mots, le regard fixe, les yeux exorbités, égrenant son chapelet.

« Pouvoir – Guerres – Progrès – Catastrophes – Migration – Machines – Mondialisation – Profits ». Argent revenait en boucle.

Je lui demandais : « Mon père, quelle année sommes-nous ? Que s'est-il passé ? »

Surpris par cette intrusion, il sortait de sa léthargie et me répondait : « 2119, Civilisation H. ».

Je comprenais alors que j'avais été projeté dans le futur. La traversée du tunnel était un voyage dans le temps.

Le cistercien continuait en déclamant une longue tirade :

« Certains hommes se sont pris pour Dieu ! Ils ont créé le H à leur image : des automates prodigieux, dotés de plusieurs formes d'intelligence, évolutifs, organisés comme les Humains. Mais plus pragmatiques et encore plus belliqueux que les Humains. Et surtout : aucune conscience, aucune limite. La forme la plus aboutie de la machine est un oxymore : Merveilleux Abominables. Les plus abominables ont tout envahi, tout colonisé et sont en train de tout anéantir », a-t-il ajouté avec une pointe d'amertume et de colère.

Les autres ont été manipulés, exploités, dévalorisés, disqualifiés et remplacés. Des H-Moins comme ils les surnommaient. Ils furent expulsés dans l'espace, comme des restes, des débris qui dérangent car ils ne pouvaient ni les réparer, ni les stocker. Alors ils s'en débarrassaient. Leurs dramatiques vestiges à eux.

Je l'interrogeais sur le sort réservé aux Humains.

« Les nantis, ceux qui se sont pris pour Dieu en créant les H ont quitté la Terre pour coloniser Mars, la seule planète du Système susceptible de les accueillir.

Une minorité (les résistants) survit sous terre (habitats troglodytes, grottes, cavernes) pour ne pas être repérés. Les H sont claustrophobes.

La majorité sont morts pendant le Grand Pogrom. ASH, l'Autorité Suprême, réplique stupéfiante d'un génie célèbre de la Renaissance, avait parqué les Humains dans d'immenses camps, les laissant mourir de faim et de soif. Puis sa paranoïa avait pris le dessus quand un algorithme avait prédit que le Peuple des Hommes reprendrait un jour le pouvoir. Lors de la cérémonie du Grand Sacrifice, présidée par Mona Lisa, la Grande Prêtresse,

les survivants furent projetés par milliers dans l'espace à l'aide du Grand Canon, leur machine diabolique. Peu de temps après, une pluie de cendres venue de l'Enfer avait arrosé la Terre, cachant le soleil pendant plusieurs jours.

Tu te rends compte, Patrick, le progrès a engendré une catastrophe, un désastre. »

*

La tête dans les mains, effondré, il se met à pleurer. Il reste prostré quelques minutes. Je n'ose pas intervenir.

Puis il se reprend, replace son oreiller qui avait glissé et me demande de remplir son verre d'eau. Il boit une longue rasade, me regarde, espérant une réaction qui ne vient pas. Il tourne la feuille puis continue son récit.

*

« Un bruit de bottes se rapprochait. Des coups étaient frappés sur l'énorme porte en bois de l'édifice. Je me tournais vers le vieux moine. Il s'était volatilisé comme une illusion, une chimère.

Cherchant une échappatoire, je me précipitais vers ma capsule. La porte s'était refermée automatiquement. Après plusieurs tentatives, je renonçais. Cette incursion inopinée dans le futur tournait au cauchemar.

Un bélier enfonçait l'entrée du monastère. Une patrouille se précipitait sur moi, me frappait sauvagement jusqu'à ce que je perde connaissance. Je reprenais mes esprits, attaché au pied de l'immense batterie.

Les H avaient l'air furieux et ravis d'avoir capturé un Humain. Des basses se mettaient à raisonner. Celles que l'on ressent plus qu'on ne les entend. Elles faisaient vibrer mon corps, pénétrant d'abord dans la cage thoracique.

Ils m'attachaient sur une croix, comme le symbole d'un Christ revenu de l'au-delà pour sauver les Hommes.

La Grande Prêtresse était là. Ses yeux me fixaient, elle avait un sourire énigmatique, son visage lisse ne montrant aucune émotion. Elle était enveloppée dans une formidable cape rouge. Elle me parlait. Je n'entendais rien. Puis elle s'envolait comme une superwoman en faisant un signe de la main, pouce vers le bas. La sentence était tombée. Pas de tribunal, pas de procès. Juste un condamné. À mourir.

Comme un trophée que l'on exhibe, on m'enfermait dans une cage. Une cage d'ascenseur. La cabine montait lentement. Le bruit des basses s'amplifiait. Au sol, la foule galvanisée par la prêtresse à califourchon sur le canon comme une amazone futuriste entamait une danse saccadée, hurlait, au bord de l'hystérie collective.

Arrivé en haut, devant la bouche démesurée du canon, des douleurs atroces parcouraient tout mon corps. Attachée à un filin, la croix descendait dans le tube saturé de basses. Tétanisé par la souffrance, j'étais la prochaine victime du Grand Sacrifice. Débarrassé de la croix, assis sur le siège éjectable, je fixais le bouton rouge que je devais presser pour m'expédier dans le néant. Je mettais fin au supplice. J'appuyais.

Expulsion à une vitesse vertigineuse, choc terrible. Sensations inconnues, inimaginables.

Soudain, la voix de Peter hurlait dans mes oreilles.

« Simon, répondez, mais répondez, bon Dieu !

— Présent. Dis-je comme un élève obéissant pendant l'appel.

— Cela fait dix minutes que j'essaie d'établir le contact, que vous est-il arrivé ?

— Je ne sais pas, dis-je, encore sous le choc.

— Heureusement, j'ai réussi à reprendre le contrôle de la capsule.

On en reparlera plus tard. Je vous rappelle avant l'atterrissage. »

En pleine confusion, à bout de forces, je fermais les yeux, n'osant pas évoquer mon escapade dans le futur.

Le sifflement des rétrofusées qui se mettaient en route me réveillait. Peter me demandait de me préparer aux secousses violentes de l'atterrissage.

La capsule rebondissait plusieurs fois sur le sol avant de se stabiliser. À l'intérieur, les ondes de chocs me conduisaient au bord de l'évanouissement. La porte coulissante s'ouvrait. Comme une apparition, la tête casquée d'un pompier me souhaitait la bienvenue sur Terre en me demandant si tout allait bien. Par réflexe, je tendais mon pouce levé. Simuler, ne pas installer de doute. La mission devait être une réussite totale... Les flashes des journalistes crépitaient, immortalisant l'événement.

En sortant de la capsule, je ne tenais pas debout. Transporté sur une chaise, entouré de médecins, je subissais les premières observations.

Une ambulance m'emmenait vers une tente équipée pour effectuer une batterie de tests : la routine.

Départ ensuite, en hélicoptère, vers l'hôpital de Cologne où j'allais séjourner avant de retrouver une vie normale. Une chape de plomb pesait sur tout mon corps perclus de douleurs. Retour à la pesanteur.

Il fallait que je raconte cette rencontre invraisemblable. Tu es l'interlocuteur en qui j'ai le plus confiance. »

*

Abasourdi par ses révélations, je reste un moment silencieux. Simon m'observe avec appréhension, guettant ma réaction. Je ne sais vraiment pas quoi penser de cette histoire rocambolesque. Cela paraît tellement inconcevable, stupéfiant. Je reste sans voix, incapable d'émettre la moindre réflexion, le moindre avis.

J'éprouve soudain le besoin de respirer de l'air frais. Je me lève et me dirige vers la fenêtre, passant derrière le rideau. La fraîcheur me fait du bien, m'éclaircit les idées. J'en arrive à la conclusion que, sous les effets conjugués de la forte pression et de la pilule, Simon est persuadé d'être allé dans le futur. Pourtant Simon est une personne équilibrée, psychologiquement stable. Pourquoi cette crédulité soudaine ? Encore trop frais pour en parler calmement avec lui. Attendre que les effets du voyage retour s'estompent. Et

s'il avait vraiment vécu cet épisode ? Et si les H n'étaient pas le fruit de son imagination ? Et si...

On frappe à la porte, trois coups secs. Sans attendre de réponse, une blouse blanche entre, une boîte à la main. Posture rigide, démarche mécanique, visage souriant : sourire de circonstance. Sa main ouvre la boîte, prend une seringue, fait gicler un peu de liquide. Elle est prête à planter l'aiguille dans le bras de l'astronaute quand elle se retourne, surprise par ma présence :

« Tests, sortez immédiatement. »

Pris de cours, je laisse mon ami avec regret, oubliant mon dictaphone sur la table. Cette apparition provoque un énorme doute. Et s'il avait réellement vécu ce périple dans le futur ? En sortant, je ne vois pas son regard désespéré.

« À demain », lui dis-je en fermant la porte, encore dans mes pensées.

8 juin 2019 : 9h30

Après une nuit quasiment blanche, le téléphone sonne, me sortant d'un demi-sommeil. Une voix avec un fort accent germanique m'annonce :

« Monsieur Patrick Orvar, un événement grave est arrivé. Un taxi vous attend pour vous conduire à l'hôpital. »

Juste le temps de boucler ma valise en pensant à Simon. Angoissé, je quitte l'hôtel et m'engouffre dans une grosse berline noire. Le chauffeur roule sur les chapeaux de roue dans les larges avenues désertes, noyées dans la brume. Quelques gouttes glissent sur le pare-brise.

Un attroupement s'est formé sous la fenêtre de Simon. Sous une pluie battante, accompagné d'un militaire, on coupe le cordon de police. Je découvre avec effroi le corps de mon ami, étendu par terre dans une flaque de sang.

« Il a sauté la fenêtre, il lui reste un peu vie », m'explique un policier dans un français approximatif. Je m'approche. Dans un dernier souffle, Simon murmure : les H sont là. Les traits de

son visage se détendent. Mon ami est mort au petit matin sur ce parking d'hôpital.

Je lève la tête. À la fenêtre, la blouse blanche, à moitié cachée par le rideau, observe la scène.

Furieux, je pousse un pompier, je fonce vers le bâtiment. Je m'engouffre dans les escaliers, montant les marches quatre à quatre. Un dernier sprint dans le couloir. Bousculant le policier de garde, j'ouvre la porte de la chambre. J'aperçois le matériel médical, les tuyaux débranchés, les fioles cassées, les spots des machines. Le lit défait, les draps en désordre, la couverture par terre. Le vent s'engouffre par la fenêtre grande ouverte, faisant trembler les rideaux. La blouse blanche a disparu.

Je me précipite vers la baie. Là, en bas, sur le parking, juste derrière le cordon de police, une cape rouge enfourche une moto. Le moteur vrombit. Elle s'évanouit derrière la cataracte de pluie, comme un mirage.

Je me retrouve menotté, maintenu à plat ventre sur le sol.

Quelques mois plus tard, l'enquête de police sur la mort de Simon conclura à un suicide.

Épilogue

8 juin 2019

La moto roule à tombeau ouvert sur la route détremmée. Protégée sous sa cape, Mona Lisa quitte l'Allemagne, traverse la Belgique et arrive en fin de soirée à Amboise. Elle pénètre dans le château par un passage secret qui la conduit directement à la sépulture de Léo, l'icône de leur peuple, leur Dieu.

Elle étend sa cape sur le tombeau provoquant le contact. Au bout de quelques secondes, un escalier vermoulu se dévoile, descendant sous la tombe. Elle l'emprunte en faisant bien attention aux marches inégales. Il faut aller vite, elle ne peut rester longtemps enfermée. Elle débouche dans une salle minuscule, occupée

en grande partie par un énorme cube en bois, hermétiquement fermé. Une des nombreuses créations de Léo : une mécanique extraordinaire, un dispositif génial pour l'époque, une machine de la Renaissance jamais découverte par les Humains. Un vestige pour le futur.

Dissimulée dans sa cape, elle traverse la paroi comme un passe-muraille. Elle s'assoit sur un tabouret rudimentaire. Son écran est moins lumineux, elle perd vite de l'énergie. Sans hésiter, elle se coiffe d'un casque guerrier bardé de fils.

Sa mission est accomplie : se débarrasser de cet astronaute curieux qui a eu l'audace de s'aventurer dans leur monde. Elle connecte l'unique fil qui sort du casque à la prise USX de sa cape. Sur le cadran, en face d'elle, elle déplace la flèche vers l'année 2119. Le tabouret se met à tourner de plus en plus vite. Elle ferme les yeux, elle peut enfin se calmer, décompresser. Une sensation de bien-être l'enveloppe, des ondes agréables traversent son cerveau. Elle va retrouver les siens et redevenir la Grande Prêtresse.

Retour dans le futur.

Pendant son voyage dans le temps, elle repense à son excursion dans l'ancien monde. La bagarre avec Simon et son visage terrorisé lorsqu'elle l'a poussé dans le vide. Son ami, le journaliste à qui elle a volé le dictaphone oublié sur la table. Seule preuve de son passage.

« Mais, à propos, où est-il ce dictaphone ? » se demande-t-elle.

Un doute s'installe.

Frères de bave

E] s a L .

Déjà trois semaines que nous habitons dans cette famille et jamais je n'avais haï quelqu'un à ce point. Et ce sentiment si fort semblait être partagé par les deux autres garçons qui étaient placés dans la même famille que moi.

Lui, le fils chéri, nous faisait remarquer sans cesse que nous étions des objets rapportés et que nous n'étions pas amenés à rester. Il avait toute sa place dans cette maisonnée alors que nous, les enfants placés, serions renvoyés à l'expéditeur dès que possible, « dans nos vies tristes et sales », ça aussi, il nous l'avait dit. Mais plus que ses propos blessants, c'était l'amour aveugle que sa mère lui portait qui nous était insupportable. Elle qui nous nourrissait, le couvrait de toutes les attentions, de tous les privilèges. Au travers de son regard, cet être abject et vil était la bonté incarnée.

En plus de sa mère qui l'adulait, la grande injustice de la vie lui avait fourni un physique d'Apollon. Grand et bien bâti pour son âge, il avait une chevelure blonde mi-longue dont les boucles

paraissaient dorées au soleil. Même l'adolescence n'avait pas réussi à attaquer son visage poupin, alors qu'il méritait, nous étions sûrs, les pustules les plus purulentes, pas le moindre point noir ne venait gâcher son teint de pêche. Il était beau et le savait, passant la moitié de la journée à se pavaner et l'autre à se recoiffer. Perdant sur le terrain de la pensée, il avait tout accès sur son apparence et cultivait ses atours avec soin.

Son peigne, ou plutôt ses peignes, étaient les objets de toutes ses attentions, objets fétiches substitués de doudou pour cet ado qui avait grandi trop vite. Il en avait trois : il y avait celui de son sac dont il ne se séparait jamais, celui de la voiture pour réajuster durant les trajets le conduisant au collège et enfin celui de la chambre, qui se devait d'être accessible à tout instant et pendait tel un esclave enchaîné au bout d'une ficelle près de la porte.

Passer autant de temps à recoiffer sa chevelure sur une tête que l'on peine à remplir aurait pu nous mettre sur la piste d'une fragilité narcissique mais nous étions aveuglés par notre désir de vengeance. Méchant, nous humiliant sans cesse, nous étions convaincus qu'il ne méritait pas sa chance. Nous serions les grands justiciers et rétablirions l'équité de la grande loterie de la vie.

Alors que nous fomentions notre coup, nous vint une idée. Je ne sais qui, de mes frères d'accueil ou de moi, en eut la primauté mais l'important est que nous étions tous convaincus du génie. À défaut de nous attaquer à lui, nous détruirions l'un de ses peignes. Emballés par l'idée des souffrances que nous pourrions lui infliger, en lui cassant les dents une à une, nous étions déjà soulagés.

Mais alors que nous étions en guerre ouverte depuis quelques jours déjà, comment cacher notre méfait ? La destruction du peigne ne manquerait pas d'être remarquée et nous vaudrait à coup sûr les pires représailles. Il nous fallait être plus discrets.

Sans se départir de l'état d'excitation qui précède l'acte délictueux, nous dûmes revoir nos ambitions à la baisse. Nous ne détruirions pas, mais nous souillerions, il faudrait que ce soit discret.

Nous passâmes à l'acte le jour suivant, alors qu'il était parti parader en ville. Nous étions seuls dans la maison, ce qui nous laissait le champ libre. La cérémonie du peigne eut lieu de manière très solennelle. Chacun notre tour, tels des frères de sang, nous mêlâmes nos baves sur le peigne. Toutes les dents furent enduites consciencieusement. Puis, l'après-midi se passa à attendre. Trop pressés de savoir si notre plan allait tenir son rôle vengeur ou si notre méfait serait découvert, nous ne pouvions nous concentrer sur rien et riions nerveusement en imaginant tous les scénarios possibles et inimaginables de recoiffages baveux.

Enfin il rentra. La tension monta d'un cran. Ignorant notre présence, il fila dans sa chambre et referma la porte. Quand il la rouvrit quelques minutes plus tard, le peigne se balançait au bout de son fil.

Ne pouvant plus longtemps contenir notre hilarité, nous partîmes en courant tout au fond du jardin pour laisser éclater nos rires. La soirée se déroula dans une gaieté inhabituelle. Et les jours qui suivirent, chaque coup de peigne, qui nous crispait tellement auparavant, déclenchait nos sourires en coin et regards complices.

Jamais nous ne dévoilerions ce méfait. Nous n'avions pas mélangé nos sangs mais nous étions frères de bave. Ce vestige baveux nous rappellerait à jamais qu'ensemble, la vie est plus douce. Au-delà de la vengeance, ce pacte scellerait notre amitié et laissait présager que de bons moments partagés adouciraient notre passage dans la maisonnée et nous aideraient à alléger nos futurs.

Vertigineux vestiges

Viviane
Marthe



Il attend son tour. Derrière la fenêtre de communication, une personne pose des questions, tend un formulaire comprenant plusieurs pages, fait signer, explique le règlement. Les deux personnes qui le précèdent se soumettent, l'une après l'autre, à l'enregistrement avec calme. C'est à lui. Il répond, remplit les papiers machinalement, il entend mais n'écoute pas... Il se sent fébrile, confus. Une carte lui est enfin délivrée ainsi qu'un numéro de place. Il avance. Dans le sas, il dépose ses affaires dans un casier. Il garde un carnet et un crayon à papier. Il entre dans la salle.

Après la légère inquiétude et l'éblouissement ressentis en arrivant devant la façade de verre, la lumière douce et l'ambiance feutrée du lieu l'apaisent. Maintenant il y est : « L'inscription est obligatoire pour accéder à la salle de lecture et consulter des documents. »

Par où commencer ? Que faire ? Il se dirige vers les ordinateurs, première démarche : retrouver l'extrait de naissance afin d'identifier qui est la mère.

*

Cher ami,

Merci pour tes dernières nouvelles et celles notamment concernant ton succès lors de ton dernier concert. Toutes mes félicitations !

Quant à moi, voici longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles. Eh bien en voici ! et des toutes fraîches !

Je t'ai déjà dit que mon père était un enfant abandonné et recueilli par les services de l'assistance publique tout bébé. Mon père ne nous a jamais parlé de ce qu'il avait vécu enfant, c'était un sujet tabou à la maison. Et voici que depuis plusieurs mois, je m'interroge sur mes origines du côté paternel et la question de savoir qui étaient les parents de mon père est bien entendu venue au premier plan.

C'est donc avec quelque fébrilité que je me suis (enfin !) rendu aux archives départementales pour débiter mes recherches. Est-ce le lieu ? Le fait de questionner le passé, ce qui nous a toujours été interdit tacitement ? Quoi qu'il en soit, j'étais très impressionné de franchir les portes des Archives et d'être introduit dans la salle de lecture.

Je suis encore au début de la recherche mais un premier pas est fait : j'ai retrouvé l'acte de naissance de mon père. Dans la mythologie familiale sa mère était une fille-mère, ce qui était censé expliquer – du moins en partie – l'abandon. Or, je découvre qu'elle était veuve. Mon père est-il l'enfant du défunt mari ? J'espère avoir la réponse ou un début de réponse à te donner dans une prochaine missive car je vais revenir aux Archives pour consulter d'autres documents.

Je te souhaite de belles répétitions musicales et au plaisir de te retrouver en avril chez toi.

Je t'embrasse,

Pierre

*

À présent, il connaît la procédure : avant de pénétrer dans la salle de consultation, il dépose – obligatoire ! – sa veste et sa pochette dans une consigne gratuite qui fonctionne avec une pièce de cinquante centimes. Zut, son entrée est retardée, il doit aller échanger de la monnaie au guichet de l'accueil. Agacement.

Enfin, il arrive dans la salle de lecture et il se rend à la place numérotée qui lui a été attribuée à l'accueil. Une archiviste vient à ses côtés. Comme le silence est requis, elle lui demande en chuchotant s'il a besoin d'aide pour s'orienter dans ses recherches. Grâce à ses indications, il parcourt le classeur des 3X qui réunit les références des dossiers de la préfecture consacrés à l'assistance sociale. Il note plusieurs documents qui sont susceptibles de lui fournir des éléments dans sa recherche et remplit une fiche de demande pour trois documents : il ne peut pas en demander plus de trois par levée. Une fois ses demandes de communication effectuées auprès de la présidente de salle, il doit attendre la prochaine levée. En effet, le magasinier de permanence prend en charge les demandes de documents seulement tous les trois quarts d'heure.

Malgré son impatience, il en profite pour admirer le monumental triptyque exposé dans la salle de lecture. Les étapes de la vie de Jacques Bonhomme (surnom dépréciatif qui désigne les paysans français au Moyen Âge) y sont représentées et rendent compte des conditions de vie misérable du petit peuple. Cette œuvre de l'art social l'impressionne, le capte. Et le ramène à la vie de son père, à sa jeunesse campagnarde assombrie par la misère...

Les documents sont arrivés. Il va les chercher les uns après les autres car il ne peut avoir en communication plus d'un article à la fois. Le premier « 1900-1945 enfants placés » est une compilation de divers documents, plus ou moins jaunis, papier fin, papier épais, demi-feuille, feuille entière ou partiellement déchirée, double-feuille... Il observe patiemment un à un tous ces éléments hétéroclites... Hélas, aucune piste, pas le moindre

élément concernant son père. Ensuite vient le livre – énorme et très lourd – des Registres matricules des enfants abandonnés. Là encore, il fait chou blanc : pas le moindre bout de papier ayant un lien avec son père. Un peu dépité, il se motive pour explorer l'énorme liasse contenant les « fiches individuelles des pupilles admis au service des enfants assistés 1894-1945 ». Il y en a des centaines... Nerveux, il passe rapidement les premières lettres de l'alphabet pour arriver à la première lettre du nom de son père, L pour Louis. Lazare... Léonard, Léon et puis Marcel, Marcellin, Mathias... Pas de fiche au nom de Louis, quelque chose se fripe en lui, une excitation qui devient déception, tristesse. Machinalement, un peu hébété, il parcourt encore les fiches, il revient en arrière, lit à nouveau toutes les fiches des noms en L, revient encore en arrière, non... Il continue, puis après Odilon, à nouveau des noms commençant par A !

Un haut-le-cœur. Il n'y comprend rien, et puis il se rend compte que le classement alphabétique du début est incomplet et que quantité de fiches sont empilées sans aucun ordre. Bon, il n'y a plus qu'une solution : consulter toutes les fiches les unes après les autres. La pile est considérable, il va devoir s'armer de patience. Les fiches se succèdent dans ses mains, sans résultat. Et puis... chaud au cœur, palpitation, il s'immobilise : Louis Henri est inscrit sur la fiche qu'il tient en main. Au-dessous, la date de naissance puis la date d'arrivée dans le service et le motif de l'admission... Ses yeux se brouillent. L'archiviste s'approche de lui « Vous avez trouvé quelque chose ? » Il se tourne vers elle et, lentement, il hoche la tête en signe d'assentiment.

*

Mon très cher ami,

Heureux de voir que ta santé s'améliore. Je reste honteux car, de passage dans ta ville, je ne suis pas venu chez toi te saluer et prendre de tes nouvelles...

Quoi qu'il en soit, je garde un excellent souvenir de mon

séjour chez toi au printemps. J'en suis revenu avec de douces images, notamment celle de ce déjeuner improvisé sous le feuillage d'un palmier, au sein d'une place silencieuse, inondée de lumière. Nos palabres, rieuses et parfois bêtifiantes – cette façon que nous avons de jouer ensemble – furent aussi pour moi source de plaisir. Bref, j'ai fait le plein de moments agréables et de souvenirs, ce qui nourrit parfaitement l'âme.

Jeudi, j'ai à nouveau passé la journée aux archives départementales. J'ai trouvé une pièce majeure : la « Fiche individuelle de pupille admis au service des enfants assistés » de mon père. J'étais très ému en la lisant et bouleversé : j'y ai découvert des informations qui contredisent la connaissance que j'avais de l'histoire familiale. Et des tas d'autres questions arrivent... C'est une reconstitution de puzzle qui va prendre du temps avec sûrement des pièces qui seront toujours manquantes. Mais comme c'est passionnant !

Enfin le printemps est là ! Le jardin m'appelle et va me distraire du charivari que ces recherches ont provoqué en moi.

Je te souhaite une bonne santé et de belles journées printanières.

Je t'embrasse,

Pierre

*

Nouvelle visite, immersion rapide dans les lieux due à une habitude qui s'installe. Il poursuit ses recherches, plongé à nouveau dans le silence de la salle de lecture, penché au-dessus d'un registre de matricules militaires. L'archiviste lui a dit que c'était un document à ne pas négliger et qu'il pourrait y trouver des informations intéressantes. Il trouve le feuillet au nom de Louis, prénom Henri, avec le numéro de matricule de recrutement 2492.

Il observe longuement le document jauni, à l'encre quelque peu passée : sous ses yeux, en quelques mots est noté la description physique de son père, son niveau d'instruction, son activité militaire, ses différents lieux de vie jusqu'à ce qu'il soit dégagé de toute obligation militaire. Il est troublé... Comment une grande partie de la vie d'une personne peut-elle être résumé dans ces quelques mots ? Que signifie le chiffre 3 écrit dans l'espace dédié au niveau d'instruction ? Que penser de l'incorporation de son père dans la section aviation à Istres, lui qui disait n'avoir jamais vu la mer et n'avoir jamais mis les pieds dans un avion ? Questions, hypothèses, émotions contradictoires... Il est chamboulé. Ce sera tout pour aujourd'hui, il quitte les lieux.

*

Mon cher ami,

Voilà longtemps que je ne t'ai écrit. Ce n'est pas l'absence de nouvelles qui m'a tenu loin de toi mais plutôt un trop-plein. Trop-plein de nouvelles, de nouvelles connaissances à propos de mes origines ou plus exactement à propos des origines de mon père. Dans ma dernière lettre je te disais combien j'avais été bouleversé en découvrant la fiche individuelle de pupille de mon père. En effet, mon père n'a pas été abandonné à la naissance par sa mère mais à trois ans ! Incroyable : il a donc vécu trois ans avec sa mère avant d'être remis par elle-même aux services des pupilles de l'État !

Hélas, il n'est plus là pour que je le questionne. Mais ne savait-il vraiment pas qu'il avait vécu avec sa mère, l'amnésie infantile ayant opéré ? Ou bien était-ce trop douloureux et bien pire, d'avoir été abandonné après trois années de vie commune, à tel point que s'était mis en place un processus de clivage en protection d'une trop grande souffrance ? Je ne saurais jamais... Et j'assimile peu à peu certaines informations. Par exemple, notre nom de famille est en fait le prénom que

ma « grand-mère » a donné à mon père à sa naissance. Comme il était « enfant naturel » il n'avait pas de nom de famille – seuls les hommes transmettaient le nom – et l'État lui a donné son premier prénom comme nom et le deuxième est devenu son prénom.

Désolé, je suis immergé dans cette histoire et je ne te prête guère d'attention, pourtant j'apprécie toujours autant d'avoir de tes nouvelles et je suis curieux de t'entendre dans les motets que tu répètes actuellement. Ton maître de chant est-il toujours aussi fascinant et original ?

En espérant pouvoir palabrer bientôt avec toi,

Je t'embrasse,

Pierre

*

Il a pris rendez-vous car il désire examiner le registre 881W, ensemble d'articles relatifs aux pupilles nés en 1941. Ce document est conservé dans le service de l'Aide Sociale à l'Enfance, il est donc nécessaire d'anticiper sa venue pour que le document soit transmis aux archives afin d'y être consultable.

Installé à sa table, il observe attentivement le dossier. Il effectue une deuxième lecture. Rien, aucun élément pouvant éclairer sa recherche. Il quitte les Archives en pensant à d'autres lieux de prospection.

Et, de fait, sur le chemin du retour, il s'arrête à la mairie du village où est né son père. Il veut orienter ses recherches sur la mère de son père, comprendre pourquoi elle l'a abandonné à trois ans. Est-elle restée dans ce village ? Si oui, s'est-elle remariée ? Les questions s'enfilent comme des perles... Se calmer, les considérer l'une après l'autre. Alors, pour commencer, faire la première demande au secrétaire de mairie : le décès de la mère de son père est-il enregistré dans cette commune ?

*

Cher Jacques,

Comme d'une part, je suis retenu ici par mes activités professionnelles et comme d'autre part, tu es toi-même fort pris par ton futur déménagement, je crains que nos prochaines retrouvailles ne soient reportées à la Saint-Glinglin... Heureusement, il nous reste l'écriture, bien plus aisée actuellement grâce à nos échanges de courriels qu'il y a vingt ans, n'est-ce pas ? Merci pour l'envoi de l'enregistrement de ton dernier concert : quel régal musical ! Ces motets de Cristobal de Morales accompagnent ma recherche et colorent mon humeur de nostalgie.

Et comme promis, voici les dernières nouvelles à propos de mes recherches. Je suis allé à la mairie du village de naissance de mon père pour rechercher des informations concernant sa mère mais sans grand espoir. Je n'ai pas trouvé d'acte de mariage la concernant - elle était jeune et aurait pu se remarier... -, mais en revanche, son acte de décès est bien enregistré dans cette commune et j'ai appris qu'elle avait veuvé quatre ans avant la naissance de mon père. Donc, je gagne une réponse contre de nombreuses nouvelles questions... Très gentiment, la secrétaire de mairie m'a demandé si je souhaitais voir la tombe et elle m'a indiqué sur le plan du cimetière où elle se trouvait.

Et je suis allé au cimetière... Très étrange de me retrouver dans ce cimetière non moins étrange, accroché à sa colline, avec des tombes en terrasses étroites, des enfes de guingois ou ayant partiellement glissé sur la pente, des stèles abimées... Comme un cimetière oublié ou d'un autre temps. Je n'étais pas très à l'aise, heureusement le temps était clair et ne surajoutait pas au sentiment d'inquiétude et d'étrangeté.

Et puis je fus devant la tombe. Petite, dans un recoin

du cimetière avec comme stèle une pierre sobre et base, et portant les inscriptions : Léopold Bosc 1930-1939 Eugénie Frances veuve Bosc 1912-1950 ! Quel choc ! Ainsi donc, mon père a eu un frère, décédé quelques années avant sa naissance et issu du mariage de sa mère et de feu son mari - décédé on ne sait où, on ne sait quand... Cet enfant vivait donc avec sa mère... Tu imagines sans peine mon tumulte intérieur...

Au plaisir de te lire ou de t'écrire des nouvelles plus sereines.

Je t'embrasse,

Pierre

*

La lumière est douce, comme filtrée, les couleurs dans des nuances de brun, il ne sait pas s'il est à l'intérieur ou à l'extérieur. Une forme au-dessus de lui, vaste, face à lui une masse de tissus sombres (jupons, robes ?), une odeur douceâtre, odeur mêlée, de coing, de feu de bois, quelqu'un se penche, un visage, les traits s'estompent, une main se lève, la forme, silhouette s'éloigne... « Maman ! »

Il se redresse en sueur, la peur l'étreignant, le cœur battant, et crie : « Papa ! » Confus, désorienté, il se remet lentement et achève de se réveiller en régulant sa respiration, comme il l'a appris, avec les exercices respiratoires de cohérence cardiaque. Il se lève, va boire un verre d'eau puis descend au jardin. Le jour pointe à peine et la fraîcheur de ce matin estival le rassérène. Que penser de cet étrange rêve ? Dans son rêve il entend « Maman ! » et il se réveille en criant « Papa ! »... Il hausse les épaules, ce n'est qu'un rêve.

Il rentre, va dans la cuisine se préparer un café. Il fait chauffer l'eau, met le café moulu dans le filtre. Il sourit, il entend ses enfants « Papa, achète-toi une cafetière électrique ! » Mais non, il aime trop ce rituel du matin, ce n'est pas qu'une fidélité

au souvenir du geste maternel versant l'eau brûlante sur la poudre, plutôt une résistance au diktat du *toujours plus vite*, plus d'efficacité. Pourquoi ? Pour faire quoi du temps gagné ? Non, il aime prendre le temps et laisser ses pensées vaquer, aller ici ou ailleurs, être dans un état de transe... Le café est prêt, il remplit une tasse, la prend et se dirige vers la terrasse. Il ouvre la porte, il a encore la main sur la clenche et soudain, il s'arrête. Le rêve, cette silhouette, il sait : c'est sa grand-mère qui s'éloigne, qui dit adieu à son père enfant. Et son cri « Papa ! », c'est la douleur, la souffrance de son père qui l'a percuté. Il pense que depuis qu'il est dans ses recherches généalogiques, l'empathie éprouvée à l'égard de son père est telle qu'il ressent sa douleur jusque dans ses rêves. Est-ce seulement depuis les recherches, n'est-ce pas depuis son enfance, depuis toujours que le chagrin larvé de son père l'imprègne ? Tous nos héritages ne sont pas nommés...

*

Mon cher Jacques,

Je viens te donner les dernières nouvelles de mes recherches généalogiques et mettre un point (provisoire ?) à cette quête. Je n'ai trouvé aucun élément relatif au décès du mari de ma grand-mère. Le mystère reste donc entier quant à leur séparation : avant, consécutive ? Je n'ai pas trouvé non plus d'informations dans les archives de recensement, ce qui, j'espérais, m'aurait permis de savoir avec qui vivait ma grand-mère lorsque mon père était encore avec elle. Il faudrait retrouver des descendants du côté de ma grand-mère, peut-être certaines personnes ont-elles des souvenirs, une connaissance de l'histoire familiale ?... Mais, las, je stoppe pour l'instant ces recherches. Ces vestiges du passé sont vertigineux : je fais un pas et un abîme de questions s'ouvre devant moi ...

Vois-tu, je suis fatigué, las de cette histoire. Je pense à l'expression de ce thérapeute qui m'inspire, Gaston Brosseau,

à ses mots percutants « Le passé est non négociable ». Lui encore : « Vivre, c'est savoir faire le deuil de l'instant passé ». En suivant ses pas, je vais accepter de ne pas savoir une certaine vérité, accepter ce que je ressens de la souffrance de mon père, ma peine en écho... Vivre le deuil de cette histoire, la laisser là où elle a existé.

Et laisser en moi ce qui subsiste d'elle, de lui, de notre histoire. Chagrin de la séparation, douleur du silence, contentement de la joie, de l'amour reçus. Eh oui ! car au bout du compte, si ces histoires de vie – naissance, abandon, rencontre, mariage, décès – ne sont pas importantes et se comptent, mon père fut un père présent et aimant.

J'écoute Satie dans ses Gymnopédies et je pense à toute cette histoire, mais aussi à l'émotion que j'ai eu à t'écouter les jouer... Ce souvenir me ramène au présent, au bienfait que j'ai de parler à mes plantes et d'avoir les mains dans la terre, à la joie d'être avec des amis et de te revoir cet automne dans ton nouveau logement...

Je te souhaite encore et encore beaucoup de bonheur dans le chant et la musique et te dis à nos retrouvailles en septembre,

Je t'embrasse,

Pierre

ENFANTS ASSISTÉS	
N° M. 1819	Motif de l'admission : abandonné par la mère
du ab	
Inscrit au 2 ^e Degré de Tutelle, page 117	Religion d pupille :
N° du Livret de Casse d'Espagne 34971	Date et lieu du baptême, s'il y a lieu :
	Date de la vaccination :
	Dates des revaccinations :
Renseignements particuliers recueillis sur ce pupille au moment de son arrivée dans le service : (Santé, constitution. — Conduite. — Aptitudes intellectuelles. — Instruction, etc.)	

Vestiges d'humanité
[Alternative 1]

René
Durand

« **Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate** »

Dante Alighieri – L'inferno – Divina Commedia

La couleur, la végétation, tout était splendide en ce petit matin de juillet 2298. Les premiers rayons du soleil pointaient leur nez. L'espèce de brume qui se levait sur la rivière rendait incertaine la berge opposée. À cet endroit, le cours d'eau, large et profond, les protégeait. Lors d'une de leurs assemblées, ils avaient toutefois décidé la pertinence et donc le maintien de ce point d'observation. En effet, on pouvait surveiller (sans être vu) le chemin de l'autre côté de la rive, passage obligé de tout « prédateur ». Même s'ils étaient de plus en plus rares ! *Mohamed Luioussen* ne devait pas, pour autant, se relâcher. Il changea de position. Il était en poste depuis le milieu de la nuit et devait encore tenir quelques longues heures avant la relève. Certainement qu'un membre lui apporterait une boisson chaude à base de maté qui lui permettrait de surmonter fatigue et baisse d'attention. Il était tout à fait exceptionnel de voir des étrangers s'aventurer sur le chemin.

René
Durand

Vestiges d'humanité
[Alternative 2]

« **Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate** »

Dante Alighieri – L'inferno – Divina Commedia

En ce petit matin de juillet 2298, perché dans cette nacelle suspendue à plus de 150 mètres d'altitude, *Mohamed Luioussen* surplombe le cœur de la métropole « *Europa-Downtown-One* » (E-D-1 pour les intimes). Accroché à tout un système de rails et de poulies, il peut ainsi contrôler, par en-dessous, l'étanchéité du « dôme ». L'air chaud et pollué de l'extérieur ne doit pas s'infiltrer et vicier l'environnement des résidents. Ils sont presque 70 000, les plus riches et les plus puissants de l'agglomération, à vivre dans cette bulle de plastique et d'aluminium, à l'abri de tout miasme et à la température raisonnable et constante de 24°C. Ces gens-là, ce n'est pas n'importe qui, et il en est convaincu. N'est-ce pas, grâce à ces [H+], que l'espèce humaine est toujours présente sur terre ? Il ne connaît pas le vertige, il est performant et on envisage d'ailleurs de lui donner plus de responsabilités. Le problème c'est qu'il doit, après ses dix heures de travail quotidien, quitter cet environnement relativement protégé. Classé [H-], il ne peut résider là.

Jusqu'à présent, il n'y avait eu que de pauvres gueux qui ignoraient très probablement l'existence même de leur communauté ou qui faisaient un détour, par crainte. En l'occurrence, la rumeur était de leur côté. Dernier argument de poids dans un éventuel besoin de réassurance : il possédait une arme létale. Certes, une simple arbalète, mais comme il en maîtrisait parfaitement le maniement, il restait dangereux et se retrouvait bien souvent à cette fonction stratégique. Il était sûr de lui, ne souffrait d'aucune affection et, en particulier, il ne tremblait pas. La collectivité pouvait compter sur lui. Il en était d'ailleurs très fier.

Comme aimait à le dire *Pongwa Mbenga*, 38 ans, qui jouait le rôle de médecin-guérisseur, la communauté était dans un bien triste état sanitaire. D'abord, ils n'étaient plus que 56, dont 29 femmes et 4 enfants de moins de 13 ans. L'immense majorité d'entre eux portait les séquelles de la dégradation de la planète, des effets du dérèglement climatique, de la pollution. En plus, ils avaient presque tous été blessés ou mutilés. Ils étaient, pour tous, issus des lambeaux d'autres groupes qui avaient fui les métropoles, leurs territoires d'origine, au rythme des déplacements et des rixes mortelles. Par exemple, la personne la plus âgée, *Carmelita Rodriguez*, était mal en point. Outre une multitude de fractures, elle était atteinte d'une de ces affections complexes et incurables dont personne ne connaissait le nom et qui vous anéantissait au-delà de cinquante ans. À l'opposé, un seul bébé était né l'année précédente. C'était le premier depuis cinq ans et, à ce rythme, la petite tribu était vouée à l'extinction. C'était inéluctable et ils en étaient conscients. Ils avaient perdu tout espoir et vivaient au jour le jour. Dès lors, pour donner du sens à leurs vies, ils s'étaient autoproclamés protecteurs de ce passé qui était à l'origine de cette misère, mais dont contradictoirement, ils voulaient garder des traces. Une sorte de sursaut d'orgueil, une envie d'exister et de porter ces « trésors » comme des stigmates.

Au départ, si l'on en croit *Toma Savickas*, c'est son arrière-arrière-grand-père qui aurait rassemblé cette communauté autour de ce projet un peu fou. Ou, plus véritablement, avait participé à

Les individus de sa caste, stérilisés et équipés d'une « puce », habitent tous en dehors du « dôme » dans de petites chambres monacales, situées dans des tours plus ou moins climatisées ou en sous-sol. C'est ainsi. Bien sûr, les soirées sont tristes. Après avoir ingurgité un repas prêt à consommer fabriqué par « *International Food* », il s'affale avec sa compagne devant un écran vidéo. Tous deux sucent une de ces pastilles que les « dealers » du rez-de-chaussée leur ont vendue. Après ils feront l'amour. Ainsi est son quotidien, six jours sur sept. S'il ne meurt pas accidentellement, il peut envisager de vivre encore une trentaine d'années, plus ou moins en bonne santé. Cinquante-cinq/soixante ans est une limite que la législation impose comme espérance de vie.

Comme directrice générale du département « Santé » de la Métropole *Pongwa Mbenga*, [H+] de 38 ans, est responsable de l'état sanitaire des populations [H-] et [H0] du territoire. La réunion qu'elle a eue avec quelques membres du corps médical sous ses ordres s'est bien déroulée et montre que tout est redevenu normal. Les incidents qu'ils avaient connus il y a deux ans avec la cohorte des [H-] ne s'étaient pas reproduits et la campagne d'euthanasie qui s'en était suivie avait porté ses fruits. Depuis cinq générations maintenant, on implante dans les boîtes crâniennes des [H-] et des [H0] des « puces » géolocalisables. Grâce à ça, une inspection systématique par des [cyborgs] équipés de logiciels d'investigation médicale adaptés avait été lancée. Avec cette procédure aucun risque de contamination n'est à craindre par le canal de ces contrôleurs et aucun des patients ne pouvait y échapper. Autre avantage précieux, ces puces sont aussi dotées d'une microcharge explosive déclenchable à distance. L'euthanasie peut alors être décidée à tout moment et à distance. C'est d'une efficacité redoutable et la population avait été réduite de 1 million à un peu moins de 800 000 individus. Toute épidémie a un prix. Aujourd'hui, elle attend enfin le rapport de la commission d'enquête parlementaire conduite par la députée *Carmelita Rodriguez* du « *The Reformist Liberals* » sur l'état sanitaire de la cohorte des [H0] et en particulier de la pouponnière nouvelle génération, d'une capacité maximale de 20 enfants/jour qui est toute sa fierté. En plus grâce à la location de ces [H0], l'équilibre financier était non seulement

sa fondation. Toma avait 43 ans et était devenu très fragile malgré son relatif jeune âge. D'origine lettonne, ses ancêtres avaient dû quitter la ville de Riga, 150 ans plus tôt, en raison de la montée du niveau des océans. Ils étaient tous partis, dans toutes les directions, mais plus haut en altitude. Mais cette fuite, comme celle de ses compagnons d'infortune, ne s'était pas aussi bien passée qu'il l'avait envisagée. La pollution de l'air et des eaux, le manque de nourriture, l'effondrement des États, des structures politiques et économiques, la décomposition sociale, tout ceci avait mis sur la route, comme lui, des centaines de milliers d'humains survivants. Mais ces migrations ressemblaient plus à de vastes mouvements browniens, à l'inverse de ce que les historiens avaient rapporté pour le vingt et unième siècle. À cette époque, c'était simple, les gens quittaient les régions devenues inhabitables pour entrer dans la catégorie « réfugiés climatiques ». Aujourd'hui, plus aucune logique dans ces mouvements de population. Il leur fallait trouver des territoires, tout à la fois isolés, pas trop malveillants, globalement « sains », respirables, où l'eau n'était pas trop polluée, avec un minimum de cette « biodiversité » nécessaire à leur nourriture et surtout à l'abri de prédateurs. Tout ce qui pouvait encore leur garantir quelques années de répit.

Au début de la formation de la communauté, au fur et à mesure de l'arrivée des nouveaux qui s'y agrégeaient, un des problèmes auxquels ils étaient confrontés était celui du mode de communication. Comment se comprendre, échanger ? Très rapidement, Zain Ojeh, 28 ans, dont les ancêtres venaient de l'ancienne Perse, s'était imposé comme l'homme de la situation. Il était le descendant, depuis des siècles maintenant, d'une longue lignée de réfugiés qui avait traversé la plupart des pays du Moyen-Orient et de l'Europe. Il était vraiment à l'aise dans cette fonction par sa connaissance des langues et sa grande patience. Du coup, sous sa responsabilité, une sorte de langage des signes avait été mise au point, complétée d'un vocabulaire encore restreint, mais partagé, provenant de différents dialectes. C'était assez efficace et il n'y avait plus trop de confusion. En plus, cette liste de mots

atteint, mais « *Human Rental Corp.* », filiale de « *Locus-Solus* » qui gère l'ensemble de cette population, dégagéait maintenant des profits.

Il n'est que 10 heures du matin et Toma Savickas est déjà d'une humeur massacrant. Pourtant, à 43 ans, il est le plus jeune Président de la Métropole qu'on ait connu depuis deux siècles. Une fois diplômé de l'université de Yale, il avait été recruté dans l'équipe dirigeante de la banque d'affaires du groupe « *Locus-Solus* ». Mais, au bout de deux ans, il s'était fait prendre, la main dans le « pot de confiture » après avoir commis quelques tripatouillages financiers. Sa vie sexuelle exubérante l'avait amené à dépenser des sommes excessives. Le PDG l'avait convoqué et l'accord qui lui avait été proposé était aussi inattendu qu'improbable. On lui avait demandé de s'engager en politique dans le mouvement majoritaire « *Working* », de devenir député, responsabilité dans laquelle il serait certainement « brillant » ! Un « honorable correspondant » de la firme ferait le point avec lui toutes les semaines et, s'il se tenait bien, on oublierait ses malversations. Aujourd'hui, quinze ans plus tard, il est PRÉSIDENT, fantoche certes, le groupe « *Locus-Solus* » s'occupant de tout. Non, ce qui l'avait énervé, c'était la visite de ce responsable sécurité de « *Locus-Solus* », qui venait de lui faire la remontrance. Ce morveux pouvait donc débouler dans son palais et lui taper sur les doigts ? Il est quand même LE « Président » ! Il lui était reproché la recrudescence du nombre d'euthanasies de [H-] décidées et exécutées par les forces de l'ordre. En effet, on constatait depuis quelque temps des rassemblements interdits, des propos inappropriés sur la toile, des tentatives de contournement des diverses frontières interzones, etc. Cela n'était en soi pas très grave. Non, ce qui était gênant dans cette affaire, c'était que l'augmentation de ces infractions entraînait l'élimination des contrevenants, un gaspillage de main-d'œuvre humaine et une baisse, certes marginale, de la production. Bien évidemment, on allait corriger cela en jouant sur les naissances à la pouponnière, mais il convenait d'enrayer ces mouvements de révolte. On attendait de la présidence des efforts en matière de communication institutionnelle. Convaincre par exemple du privilège de pouvoir vivre à E-D-1, à l'abri, avec un emploi, alors qu'à l'extérieur la vie était devenue impossible. Enfin, on devait utiliser le levier de la religion et, là aussi,

n'arrêtait pas de s'enrichir au fur et à mesure des besoins. *Zain* prenait quotidiennement du temps avec chacun pour faire des « piqûres de rappel » sur les dernières acquisitions. Mais, lui aussi était lourdement handicapé. À l'âge de 9 ans, il vivait avec sa jeune mère, dans une autre « tribu ». Ils avaient été attaqués par un groupe adverse qui voulait s'approprier toutes les femmes et les enfants pour en faire des esclaves sexuels. Parce qu'il avait résisté, on lui avait coupé une main. Le lendemain, lors de son évasion, il était tombé du haut d'une falaise et ne devait sa survie qu'en raison de sa chute dans une sorte de puits dont l'entrée était masquée par la végétation. Le jour d'après, il avait été découvert par un couple qui y habitait. Ils s'en étaient occupé et avaient essayé de réduire les multiples fractures des jambes et du bassin dont il souffrait. Le temps avait fait le reste, il le fallait bien...

Tous les membres du groupe se rendaient bien compte de la dérive de ce monde de plus en plus inhospitalier. La nature petit à petit prenait le dessus et excluait toute présence humaine. Il y avait belle lurette que les infrastructures routières, ferrées, et les bâtiments s'étaient fissurés, effondrés, les végétaux poussant dans les interstices des chaussées et des immeubles, à travers les toits des maisons. Ce grand fatras de plantes, d'arbustes, de champignons occupait tout, achevait le travail de destruction initié par les hommes depuis deux siècles. De loin en loin, des semblants de collines, faites de restes de béton sous des couvertures d'arbres et de plantes, marquaient l'emplacement d'une ville, d'une banlieue. Dans ce chaos, on pouvait rencontrer quelques tribus, en mode survie, souvent chassées par les animaux sauvages qui leur concurrençaient la place. *Bo-Bae Hwang*, 30 ans, avait habité dans une de ces agglomérations, avant de les rejoindre. Elle vivait alors avec quelques autres, au sixième et septième étage d'une tour. La volée d'escaliers qui y accédait s'étant effondrée, une échelle de corde que l'on remontait la nuit assurait une relative sécurité. En dehors de ces quelques espaces préservés, le danger était omniprésent. Un jour

la Métropole devait participer plus activement au développement et au financement de l'*Église Mondiale du « Christ Roi »*. En tout cas, il fallait rapidement redonner aux [H-] des objectifs, une envie de bonheur dans une cité merveilleuse.

Il y a 150 ans de cela, le réchauffement climatique et la pollution avaient atteint un niveau tel que l'oligarchie néolibérale avait décidé une limitation drastique du nombre d'humains. D'où ce gigantesque génocide, la création de castes (dans une politique aux confins de l'eugénisme) et la marchandisation du « vivant ». Aujourd'hui, la terre ne compte plus que quelque 100 millions d'individus (contre 7,55 milliards au début du vingt et unième siècle). Il y a trois catégories d'humains : les [H+] libres qui ont le pouvoir, les [H-] simplement asservis et la cohorte des [H0] privatisés. Géographiquement, ils résident tous dans une petite centaine de métropoles à la surface du globe structurées de manière analogue. Entre ces pôles urbains subsiste une nature non maîtrisée, redevenue sauvage et laissée à l'abandon. Chacune de ces entités se doit de réguler le nombre de ses habitants et vivre en autarcie alimentaire et hydrique. La gouvernance de l'ensemble est assurée par l'« *Organisation Mondiale* » avec à sa tête un « *Conseil Mondial* » de 11 membres cooptés, provenant pour l'essentiel (9 sur 11) des 4 groupes industriels ou financiers privés. À elle seule, l'entreprise « *Locus-Solus* » a 4 représentants. Dans chaque métropole, un Président met en œuvre la politique ainsi décidée. Une assemblée locale, avec un rôle purement consultatif, donne parfois son avis. Deux partis sont autorisés : « *Working* », très libéral, et « *The Reformist Liberals* », plus social. L'*Église Mondiale du « Christ Roi »* est l'unique religion. La peine de mort a été rétablie : après jugement d'un tribunal pour les [H+], par simple décision administrative pour les [H-]. La médecine a fait de tels progrès qu'il est possible de greffer tous les organes du corps, y compris le cerveau. En matière technique et informatique, « *Locus-Solus* » a le monopole de la fabrication de robots, particulièrement efficaces, d'androïdes, et surtout de [cyborgs] possédant tout ou partie d'un cerveau humain.

Depuis le commencement, l'éducation des enfants est conçue et organisée d'une manière différente, que l'on soit [H+] ou destiné

qu'ils avaient quitté leur nid d'aigle, pour chasser, ils avaient été attaqués par une meute de loups. Elle en était sortie défigurée.

Tout ce qui se passait, cette nature qui avait repris le dessus, tout cela leur échappait et plus rien n'était intelligible. Mais cela n'avait plus aucune importance. Des espèces naguère en régression devenaient plus nombreuses, de nouvelles apparaissaient, que ce soit dans le règne animal ou végétal. C'était, par exemple, le cas des loups qui, maintenant, repeuplaient massivement le territoire. Cette nouvelle race qu'ils dénommaient « *le grand zurbain* » avait comme terrain de chasse les anciennes villes et y décimait les derniers humains. Très impressionnante la bestiole : un mâle pouvait mesurer, du museau jusqu'à l'extrémité de la queue presque 3 m, avec une hauteur au garrot de 1,5 m. D'une belle couleur gris anthracite, il devait peser de l'ordre de 150 kg. Pour ce qui est des plantes, de nouvelles sortes de lianes (venues de Nouvelle-Calédonie) envahissaient la forêt qui les entourait. Elles avaient entre autres effets néfastes de briser sous leur poids les troncs et les branches qu'elles chargeaient à l'excès, tant était inextinguible leur envie d'atteindre la canopée. D'où cet aspect d'enchevêtrement. Pour compléter le tableau et ainsi mieux montrer l'hostilité du milieu, on ne pouvait ignorer l'évolution dans la grande famille des insectes. S'il y a deux siècles de cela, l'extrême emploi des pesticides en avait détruit presque les trois quarts, des espèces nouvelles mutantes, toutes dangereuses, avaient vu le jour. Tout cela rendait la vie de ces derniers humains périlleuse.

Le seul point positif de cette nature foisonnante, c'était la possibilité qu'elle offrait de s'y cacher, de s'y réfugier. C'est *Liu Qiang*, 23 ans, femme d'apparence menue, mais d'une grande force de caractère, qui avait la charge « d'abriter », au sens premier, la communauté. Il s'agissait plus de protéger que de « loger », tant le manque d'outils et la précarité de la situation étaient importants. Mais l'essentiel était assuré : chacun avait un coin, une cabane pour être en sécurité le temps d'une nuit. A priori aussi pour la suivante, mais rien n'était certain, à tout moment il fallait pouvoir

à devenir [H-] ou [H0]. *Zain Ojeh*, jeune cadre [H+] de 28 ans au ministère de l'Éducation, a en charge avec son équipe, l'écriture d'une note prospective sur l'enseignement. En la matière, « E-D-1 » a un peu d'avance sur les autres métropoles et son projet risque d'être regardé de près. Il ne devait pas se tromper. Bien entendu, son travail ne concerne pas les habitants du « dôme ». Les [H+] qui y résident, ont tous une famille, fréquentent des établissements privés commerciaux ou religieux. Leur réussite scolaire dépend essentiellement du « contexte culturel parental », du niveau du corps professoral et donc du montant des frais d'inscription. Son étude porte sur les cohortes [H-] et [H0]. Pour l'instant, il y a 2 degrés d'enseignement pour la première et un seul, largement suffisant, pour la seconde. Il est vrai que celle-ci n'est composée que d'humains (mâle ou femelle) « réserve de greffes », jouets sexuels, esclaves ou reproductrices. Il avait été décidé en haut lieu de comprimer ces dépenses intégralement à la charge de la collectivité. On avait déjà restreint les heures de professeur en utilisant l'autoformation et l'autocontrôle. On attend de lui des propositions d'économies supplémentaires, en particulier une limitation du nombre de mots acquis. Par contre, il doit développer les heures d'éducation physique et sportive en privilégiant là encore l'autoformation. L'objectif est de pouvoir disposer d'une population saine dans un contexte climatique pour le moins agressif. Pour résumer, on veut des [H-] rapidement aptes à travailler : on envisage d'abaisser cet âge de 14 à 11 ans. Pour ce qui est de la cohorte des [H0], composée majoritairement de femmes, un vocabulaire de 500 mots devrait être suffisant. De toute façon, au-delà de 40 ans, ces personnes sont épuisées et inéluctablement éliminées.

Couchée dans son lit médicalisé, *Bo-Bae Hwang*, femme [H0] de 30 ans, attend la visite de l'obstétricienne. Dans la pièce attenante, elle écoute sa voisine de 15 ans pleurer. Elles doivent toutes deux accoucher la semaine prochaine. Pour *Bo-Bae*, ce sera son 18e enfant et pour la jeune fille, son second. Depuis 6 jours, elle ne travaille plus et ne sort plus de sa cellule située au 5e sous-sol du « dôme ». Elle ne participe même plus aux activités de la nurserie. Elle ne connaîtra jamais le géniteur, mais se doute que c'était lors de ce week-end avec plusieurs [H+] dans le luxueux logement d'un quartier réputé de E-D-1. Elle avait

déguerpir. Pour les plus valides, mais également pour ceux qui pouvaient y être montés, Liu avait mis en œuvre des structures de bois accrochées dans les arbres. Pas très haut, mais à une altitude suffisante pour que les prédateurs les plus dangereux ne puissent d'un bond les atteindre. Pour ceux qui étaient les moins mobiles, elle avait conçu des huttes sur pilotis, avec des parois plus solides et plus étanches. Le fleuve qui les entourait, avec ses écarts, était de loin le risque le moins maîtrisable. Restait le trésor, au sommet d'une sorte de tumulus qu'ils avaient construit au milieu de la clairière. Enfermé dans un petit coffre métallique, il avait été couvert de terre et de végétaux pour le cacher de la vue et était sous la surveillance d'un ou d'une personne armée dissimulée dans les arbres.

Elle n'avait que 15 ans quand *Kleopatra Krasniqi* avait été trouvée par le groupe lors d'une sortie pour rechercher de la nourriture. Attachée à un arbre depuis deux jours, complètement déshydratée, elle souffrait de nombreuses mutilations, blessures et était vouée à une mort certaine. *Liu* l'avait recueillie, soignée, dorlotée dans l'habitation qu'elle lui avait aménagée juste en dessus de la sienne et accessible que par là. Aujourd'hui, *Kleopatra* avait 20 ans, s'était un peu reconstruite malgré d'importantes séquelles et vivait en couple avec elle. C'était un des rares « couples » constitués. L'impérieuse nécessité de survivre pour chacun d'entre eux, le sentiment d'être totalement seul dans ce vaste désordre ultra violent, rendait complexes les relations amoureuses. Certes, le groupe, avec sa relative bienveillance, son minimum d'organisation, apparaissait comme un îlot de tranquillité. Il leur donnait l'illusion de redevenir « l'animal social » qu'ils avaient été. C'est pour cette raison que les rares humains à la dérive essayaient d'en rejoindre un. Mais cela était ardu, dans la mesure où les tribus constituées rejetaient les nouveaux entrants espérant ainsi protéger leurs misérables acquis. Par contre, une fois rassemblés, des relations amicales, souvent fusionnelles, se faisaient jour. Mais si cela pouvait apparaître comme positif, cela

été louée, droguée, avec deux autres femmes et elles étaient passées de main en main. C'est souvent la même histoire. Au bout de 4 mois, le bébé intégrera la pouponnière et sera complètement pris en charge. Elle sait aussi que, cette fois-ci, ils ne se reverront plus jamais parce qu'on lui a annoncé qu'elle allait rejoindre le département « prélèvement d'organes ». Une fois entrée, elle sait qu'il ne lui reste qu'une ou deux années à vivre. Pour éviter un suicide, elle rencontre régulièrement depuis 3 mois un membre de l'*Église Mondiale du « Christ Roi »* qui lui parle de son Dieu et de son rapport avec LUI, elle, pauvre pécheresse. Il insiste sur l'importance, pour un être humain de sa caste, de donner la vie (d'ailleurs avec ses 18 enfants, n'avait-elle pas déjà commencé à contenter son Seigneur ?). Mais elle ne devait pas s'arrêter en si bon chemin et se devait de se sacrifier pour les [H+], peuple élu par son Dieu pour sauver le monde. En plus, chaque fois, le prêtre lui apportait ce petit comprimé qui la rendait si sereine.

La direction « Infrastructure-Réseau » utilise avec beaucoup d'intelligence *Liu Qiang*, une femme [H-] de 23 ans, un mètre quarante-cinq pour une quarantaine de kilos, avec un caractère bien trempé. Elle a sous ses ordres une vingtaine de [cyborgs], eux aussi de très petite taille, en tout cas parfaitement adaptée à l'entretien du réseau numérique qui sillonne la Métropole. Son activité consiste à détecter les fibres anciennes, à programmer leurs remplacements et à envoyer des robots de son équipe exécuter les travaux de renouvellement qui conviennent. Pendant ce temps-là, elle arpente d'autres boyaux obscurs, dans des conditions de chaleur et d'humidité exécrables, et repère de futurs chantiers. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, elle connaît parfaitement la topographie de ce dédale souterrain. Elle avait assez vite découvert que dans ces conditions, la puce GPS dont elle était équipée dysfonctionnait. Très rapidement, les services de sécurité s'étaient intéressés à elle. Toutefois, sa direction avait déconseillé de la poursuivre, car elle n'était pas la seule dans ce cas. Perdre sa position pouvait raisonnablement venir de la nature de son travail, dans des canalisations très profondes et un environnement radioélectrique perturbé. La police avait accepté cette explication et on avait cessé de se focaliser sur ses disparitions fortuites et de courte durée des « écrans radars ». Cela lui

les mettait individuellement en danger. La « jungle » a une loi terrible : « chacun pour soi », aucune place pour l'humanité.

Akemi Akana, 32 ans, était probablement originaire de l'ancienne Mongolie, sans en être certaine. Elle avait été amputée au niveau du genou gauche et se mouvait difficilement avec les béquilles que lui avait fabriquées son ex-compagnon décédé il y a deux ans lors de l'offensive d'une tribu à la dérive. Au cours de cet assaut, huit de leurs membres étaient morts et ils s'étaient fait voler leur stock de nourriture. Heureusement, ils n'avaient pas perdu leur « trésor » ! S'ensuivit une nouvelle migration, et 45 jours plus tard, ils avaient trouvé cette espèce d'île, relativement facile à défendre. Sur les instructions d'*Akemi*, ils participaient à tour de rôle aux travaux de jardinage et cultivaient ainsi quelques racines, quelques légumes. D'autres, toujours sous les ordres de cette maîtresse femme, préparaient les repas que, plus ou moins, ils prenaient en commun. Les produits de la chasse et de la cueillette complétaient l'ordinaire, mais chaque fois, cela nécessitait de « sortir » sous la protection de quelques-uns d'entre eux. Pour l'instant, *Akemi* était anxieuse, il n'y avait plus rien en réserve, et pour faire face au prochain hiver, les stocks devaient rapidement se reconstituer. Pourtant, la récolte s'annonçait calamiteuse, les températures glaciales s'étaient prolongées tard et la fin du printemps et le début de l'été avaient été particulièrement pluvieux.

C'est *Mathieu Lereverand*, 19 ans, qui avait la charge de l'entretien et de la surveillance du « trésor ». Handicapé comme il l'était, cette fonction lui allait parfaitement, car elle ne demandait pas de gros efforts physiques. Mal formé de naissance, il avait un goitre énorme et ses deux bras étaient ridiculement courts. Plusieurs générations de ses ascendants avaient été confinées dans le périmètre de Flamanville, en France, après l'explosion des 5 réacteurs nucléaires il y a 150 ans de cela. Sa mère, tout aussi difforme, était morte d'épuisement lors de leur dernière migration. La grande faiblesse de Mathieu avait été compensée par la bienveillance du groupe qui ne manquait pas une occasion de le mettre en valeur. Ce trésor consistait en de ridicules reliques

allait parfaitement, lui donnant une assez grande liberté de mouvement. Elle avait alors su rapidement tirer bénéfice de cette situation et arrondir ses fins de mois en se transformant occasionnellement en « mule » pour de « petits trafics ». C'est ce qu'elle croyait et elle était relativement bien payée pour ne pas se poser d'autres questions.

Équipée d'une combinaison presque étanche, *Akana Akemi*, une [H-] de 32 ans, a pour tâche l'organisation de l'activité d'une cinquantaine de robots dans cette tranche de 20 hectares de serres produisant une partie des fruits et légumes nécessaires à l'alimentation de la métropole. C'est une filiale de la société « *International Food* » qui exploite cet ensemble. Le plus gros du travail consiste dans la préparation des sols et pour cela, elle utilise du compost fabriqué à partir de déchets fermentescibles et de débris végétaux, stockés en andain. C'est une armée de robots nettoyeurs qui arrache et enlève tout ce qui pousse dans un rayon d'un kilomètre autour de l'agglomération, à l'extérieur du mur d'enceinte dont le franchissement est interdit. Au-delà de cette bande, un nouveau type de robots dégage le sous-bois sur une profondeur supplémentaire de cinq kilomètres. Outre le besoin de matière organique, il s'agit d'avoir une parfaite visibilité pour les drones qui circulent en permanence dans ce périmètre. Cette matière végétale compostée permet d'enrichir le substrat sur lequel poussent les fruits et légumes. Si au fil du temps la qualité de la production ne se dégrade pas trop, les exigences en matière de quantité ne cessent d'augmenter. Le bruit court que « l'on » autoriserait de nouveau le recours à certains produits phytosanitaires. *Akana* avait connu par le passé quelques déboires avec la justice, on lui avait reproché de trop parler et d'avoir mauvais esprit. Au final, au lieu de l'euthanasier, la police avait préféré la positionner à ce poste où elle n'est entourée que de robots. En plus, on lui avait trouvé une chambre dans les serres. Dans ces conditions, elle ne risquait pas de faire du prosélytisme. Tout allait donc pour le mieux.

Elle n'avait encore que 15 ans lorsque le père de *Kleopatra Krasniqi* s'était rendu compte que son unique fille dérapait. Tout avait commencé quand il avait été convoqué par la directrice de son luxueux établissement scolaire, qui lui avait brutalement annoncé qu'elle ne travaillait pas, que manifestement elle se droguait, qu'elle avait une emprise catastrophique

qui n'étaient sorties qu'au cours d'un interminable rituel. Il en connaissait parfaitement la liste : dix pièces au total :

1. Une fiole en verre contenant un liquide vert, bouchée à la cire, et dont ils ne connaissaient pas l'origine ;
2. Un microdrone de la taille d'un ongle ;
3. Les restes d'un bras en titane d'un androïde de marque KANATA ;
4. Un fusil d'assaut AK47 des années 2000, un peu rouillé et sans ses munitions ;
5. La veste d'un colonel de la dernière armée de l'OTAN ayant existé ;
6. Une médaille militaire américaine la « Purple Heart » ;
7. Un tapis de prière musulman du 22e siècle ;
8. Un ordinateur-téléphone de marque Huawei ;
9. Une icône russe peinte sur bois ;
10. Et enfin, ce document papier dont lui seul pouvait déchiffrer quelques bribes, car sa maîtrise de la langue française, bien que médiocre, lui permettait d'en comprendre les grandes lignes. Ce livret intitulé *Convention-cadre sur les changements climatiques* était daté du 12 décembre 2015, une éternité...

sur ses camarades, qu'elle était violente, etc. Deux semaines plus tard, elle était renvoyée. Le père, dirigeant d'une importante filiale de « *Locus-Solus* », l'avait chassée de chez lui. Il lui avait offert un studio dans le « dôme » à l'autre bout de la ville, en lui versant une pension mensuelle sous condition qu'elle ne réapparaisse plus. Aujourd'hui, 5 ans après, elle a manifestement progressé dans la délinquance et règne sur une véritable organisation mafieuse. Outre le commerce de divers stupéfiants et substances hallucinogènes interdites (car en concurrence avec les merveilleuses pilules en vente libre produites par « *Locus-Solus* »), elle est passée maître dans l'art du chantage, du racket, de l'extorsion de fonds. Elle s'est entourée d'une bande de 6 jeunes, enfants de riches [H+] comme elle. Elle vise généralement des PME, où les cadres et les méthodes utilisées ne sont guère nouveaux. Toutefois, sa « petite entreprise » était florissante et bénéficiait d'une certaine impunité. C'est vrai qu'il lui arrivait d'exécuter ses méfaits pour le compte de quelques personnalités ou des groupes comme « *Locus-Solus* », pour les deux partis politiques et même pour l'*Église Mondiale du « Christ Roi »*. Elle était persuadée que, comme l'immense majorité de ses concitoyens, l'argent n'a pas d'odeur. Tout allait bien pour elle et sa petite équipe de malfrats. Ils cohabitaient dans un magnifique loft de 400 m² sur deux étages et venaient d'acheter, à prix d'or, 5 jeunes [H0] entre 11 et 13 ans et en avaient fait leurs esclaves.

C'est tous les soirs la même chose. L'image de son visage, que lui renvoie la dalle de son écran, une fois son terminal éteint, enchante *Mathieu Lereverand*, jeune [H0] de 19 ans. C'est une faiblesse de sa part, une coquetterie inappropriée et il en est conscient, mais voilà il se juge encore beau. C'est systématique, il trouve dans cet instant une sorte d'antidote à son immense déprime vespérale. Il vient de travailler 10 heures d'affilée à la numérisation et au classement, dans une base de données, d'anciennes archives papier. Cela nécessite une grande concentration malgré le caractère répétitif de la tâche. Il faut admettre que son état physique s'est dégradé. Il est reclus depuis 5 ans dans le département «prélèvement d'organes». Il a déjà subi diverses opérations lors desquelles on lui a enlevé un rein puis la jambe droite, un poumon et divers tissus, et enfin la jambe gauche. Au bout d'un certain temps,

et suivant la richesse du receveur, on pourra certainement lui prendre son cœur, son cerveau et plus si besoin. Ce soir, il est épuisé et attend avec impatience le [cyborg] qui va les conduire, lui et ses 10 autres compagnons, dans le réfectoire et dans la cellule qu'ils partagent. On lui administrera divers de ces « médicaments » qui lui permettent de supporter son état. Il n'a plus de lit et dort directement dans son fauteuil. À 11 ans, il avait été loué à un cadre dirigeant d'« *International Food* » pour divers travaux ménagers et il y était resté jusqu'à 15. C'est alors qu'il a intégré ce département et qu'il a subi ses premières ablations. Pendant son séjour dans cette importante famille [H+], il a côtoyé un univers de culture que ses semblables ne connaîtront jamais. Cela lui permet, au contraire de ses compagnons d'infortune, de pouvoir lire et comprendre les archives qu'il numérisait. Aujourd'hui par exemple, il avait eu entre les mains un livret intitulé *Convention-cadre sur les changements climatiques* daté du 12 décembre 2015, une éternité...

*La couverture de bisous
Récit d'un incendie*

E] s a L .

*On parlait avec Sylvie des textes réparateurs,
c'en est un.*

Je pleure et j'écris.
J'écris sur les cendres de mon futur, sur les vestiges de mon passé.

Il y a eu le feu samedi chez nous. C'était l'avant-veille du réveillon, du renouveau de l'année, de ses vœux, de ses promesses.

Notre grange était rénovée, la toiture avec son pigeonnier réalisée entièrement par mon homme, tenons et mortaises sculptés à la main, immense charpente apparente, trois ans de labeur. Et de son atelier de bricoleur, ses machines à bois et tous ses outils, il ne reste à ses doigts d'or qu'un marteau, un tournevis et le compresseur avec lesquels il venait de fabriquer la cabane du Père-Noël pour notre fils de trois ans.

Il y a eu le feu et tout n'est que décombres sales et visqueux, ils collent.

Pourtant on a lutté, lutté tout ce qu'on a pu pour le combattre. C'était la nuit. Réveil d'effroi : « Le feu ! Le feu ! » Mon homme s'est jeté dehors à corps perdu, pieds nus, vêtu d'un simple caleçon. Il a foncé sur le tuyau d'arrosage mais déjà plus d'électricité. Il m'a crié « Trouve des lampes ! »

Déjà il se précipite sur les seaux qu'il remplit d'eau glacée de la citerne, se verse le premier sur la tête, conscient qu'il va avoir chaud, très chaud. Et il court pieds nus sur les pierres taillantes et gelées. Quelques minutes plus tard, il a arrêté d'arroser depuis l'atelier, le feu gagne. Il passe par l'étage de la grange, s'élance en apnée dans le nuage de fumées noires et toxiques et jette ses seaux vers les flammes.

Je fais demi-tour pour récupérer mes lunettes, enfiler un manteau et récupérer le téléphone portable.

Déjà quinze minutes que nous avons appelé et personne n'arrive. Plus le temps passe et plus la situation est désespérée. Les flammes gagnent à présent la grange, le brasier s'étend et nous ne parvenons pas à le contenir.

Je rappelle avec désespoir les pompiers pour la troisième fois. Si ! Ils arrivent ! Ils approchent !

Je réalise alors que c'est déjà fichu, le feu a gagné. Mais probablement l'avais-je déjà réalisé à mon réveil, dès les premières secondes.

Toutes les minutes, je croise mon homme. Toutes les minutes, il vient récupérer les seaux que je remplis d'eau. Et je le supplie à chaque fois, je lui hurle, pour couvrir le bruit du feu, de ne pas prendre de risque : « Fais attention à toi ! Ne meurs pas ! Je ne veux pas te perdre ! »

Au bout des vingt minutes les plus effroyables de ma vie, les pompiers sont enfin arrivés.

Le chef prend état de la situation, demande quels sont les produits dangereux susceptibles d'exploser et donne les consignes à ses collègues. Et l'arrosage commence, le défilé de camions qui vont remplir et redéverser... 65 m³ d'eau au total.

Il y a à l'intérieur de l'atelier, soigneusement rangés, tous les matériaux de construction pour la maison : les rouleaux bien tassés d'isolant lin/chanvre, un tas énorme de chevrons pour refaire la toiture, un tas de planchers, de lambris... Tout pour alimenter le bûcher de nos futurs vestiges.

Après plusieurs heures de combat contre les flammes, les premiers camions s'en vont alors que nous rentrons d'une visite aux urgences.

Le lendemain à midi, nous rappelons les pompiers car la bataille contre le feu reprend ; nouvelle défaite, le coin de la machine à laver succombe à son tour. En milieu d'après-midi, nous demandons l'autorisation de partir, épuisés. C'est le maire de notre village qui se chargera de surveiller l'état de l'incendie en fin de journée. La reprise de quelques foyers nécessite de rappeler le centre d'appels départemental. Ils décident alors d'envoyer l'artillerie lourde et de terminer proprement le travail en étouffant avec la mousse ; cinq nouveaux camions vont alors recharger au lac d'à côté. Mais grâce à notre maire qui veille et répond à toutes les questions des pompiers, nous n'aurons pas à assister à cette nouvelle bataille, nous qui avons déjà perdu la guerre. Lui se relèvera le lendemain au petit jour et rappellera une dernière fois les pompiers pour l'arrosage des derniers foyers. Au-delà de son travail de maire, il nous aura épaulé comme un ami.

Les pompiers termineront vers onze heures / minuit, nous laisseront un message réconfortant sur répondeur.

Quoi faire pour les remercier, tous ces hommes et ces femmes venus au péril de leurs vies, sauver ces quelques biens matériels ? C'est grâce à eux que notre fils retrouvera sa chambre et son

doudou, la maison n'ayant pas été touchée, et c'est inestimable pour nous.

Quoi faire d'autre que de les remercier du fond du cœur. Et quand ils étaient en première ligne, nous avons tellement peur qu'il y ait des blessés. Les explosions du tracteur tondeuse, des bidons d'essence, des bouteilles de camping-gaz, de la bouteille de gaz, dont le souffle brûlant nous a fait nous tourner et nous baisser à demi pour aller nous mettre à couvert et dont on a retrouvé un débris à 40 mètres du feu. C'était un feu très risqué pour eux et non content de vivre cela, ils ont été réconfortants chacun à leur manière. J'espère qu'ils ont entendu nos mercis, lu sur nos visages, dans nos regards qui se croisaient, toute la gratitude que l'on a eue pour eux. À jamais reconnaissants.

Et j'englobe les employés d'EDF, qui au plus fort des flammes étaient en haut du poteau électrique pour débrancher la ligne et qui le soir même promettaient de repasser dès le lendemain pour nous mettre un compteur provisoire. Et ils l'ont fait ! Alors que les flammes reprenaient de l'autre côté du bâtiment, ils rebranchaient déjà. Héros du feu, eux aussi !

Je suis tellement dans l'effroi que j'ai du mal à reconstituer le déroulé des événements dans l'ordre chronologique. Les appels à ma belle-mère qui m'apaise par la présence de sa voix. L'effondrement de la toiture, celle des murs de l'atelier... Je ne sais plus. C'est la qualité du silence du petit matin qui m'a fait réaliser le grondement du feu qui dévore tout.

Le soir suivant, nous nous réfugions chez mes parents, où nous retrouvons notre fils et nous pansons nos blessures. On tartine de Biafine les brûlures de mon homme, on désinfecte ses pieds entaillés.

J'ai l'impression d'être sortie d'un combat de boxe où je n'étais pas de niveau, on s'est trompé de catégorie. J'ai reçu un uppercut dans le ventre et je suis KO, mise au tapis. Je me relève juste

mais mes jambes flagellent encore, courbaturée de partout, j'ai mal au cœur.

J'ai mal pour nos projets, notre futur qui est parti en fumée et dont il ne reste que des cendres : le mariage de l'été prochain que l'on pensait célébrer dans la grange, le lieu de fêtes, de lectures, d'exploits sportifs de notre fils, il ne s'y balancera plus accroché à des cordes dans son baudrier.

Le réaménagement sera précaire, plus de gouttière pour alimenter la grande citerne à l'ancienne, bâtie en pierres sous la grange, notre unique source d'eau qui alimentait les robinets, la douche et les toilettes. Même l'eau qu'il reste a le goût incendie. Le feu a aussi gagné le combat sur l'eau.

Et mon homme a mal, d'autant plus qu'il ne parvient pas à se décharger du poids de la culpabilité. Le feu a pris dans l'atelier mécanique. Et alors ?

On ne connaît pas la cause, et on ne la connaîtra probablement jamais. La seule hypothèse plausible, c'est la batterie au lithium de la visseuse Makita qui était en charge. Mais que pouvait-il en savoir ? Les gendarmes ont tenté de le réconforter en l'assurant qu'ils branchaient eux aussi leur visseuse la nuit de manière à travailler le jour...

Ce premier matin après le feu, j'ai tous les symptômes du syndrome de stress post-traumatique, je vais pouvoir confronter la théorie à mon vécu. Physiologiquement, j'ai horriblement froid, principalement à la poitrine. Je reste encore tétanisée, mes muscles sont douloureux et mon estomac serré. Et j'ai peur. Après une nuit blanche en état de stress maximal, je reste en état de stress constant. Dès que je ferme les yeux, des flammes envahissent toute ma vision, des fumées noires, je sursaute dès qu'on claque une porte et revis alors les explosions de l'incendie. Et ce cher feu qui réchauffe et permet la vie m'insupporte. Les craquements du bois dans le poêle, les bougies qui éclairent, les

lumières qui illuminent les maisons pour les fêtes, les papiers de chocolats de Noël qui réfléchissent des lumières changeantes, la moindre lueur me renvoie au pire. Après une nuit de sommeil, les symptômes s'estompent déjà mais il nous faudra du temps et de l'aide afin de nous restaurer complètement.

Et pour faire un pied de nez au destin, c'est décidé, j'enverrai le texto suivant à ma copine éleveuse de canards : « Ta viande est cuite ! » (je venais de lui acheter de quoi remplir feu le congélateur). Car il fait bon rire ensemble de l'adversité pour conjurer le sort.

Ce qui me manquera le plus ?

Tutu, notre jeune minette qui dormait dans l'atelier. Au plus fort des flammes, mon homme a entendu des miaulements côté bois, on a couru chercher les clés, on a appelé, éclairé la fumée de notre lampe torche de manière à guider Tigroune jusqu'à la sortie. Mais on ne savait pas que sa fille, Tutu, était elle aussi prise au piège à l'intérieur et même si on l'avait su, il était déjà trop tard pour la chercher.

Disparu le roman de Marie-Blanche, la grand-mère de mon homme. Un beau roman à l'eau de rose « comme autrefois » dans lequel il faisait bon se plonger. L'unique exemplaire tapé avec patience à la machine à écrire. Et les photos de ses aïeux dans un album de famille (dont quasiment tous sont décédés), à l'intérieur duquel était conservée soigneusement, la coupure d'un article de journal publié dans une revue féminine du siècle dernier. Elle devant sa maison en robe blanche intitulée « le plus beau jour de ma vie ». Je la revois encore et je l'admire.

Effacés, la couverture en laine tricotée par belle-maman, le couffin de naissance de mon fils, le hamac dans lequel il a passé des heures à se balancer au rythme de ses insomnies, ses habits de nouveau-né...

Envolés nos beaux livres de voyage, les bandes dessinées, nos jeux de société.

Et au niveau pratique : tout, le matériel d'entretien du terrain (tronçonneuses, tracteur tondeuse, débroussailleuses), hamac, chaises longues est détruit.

Il manquera à mon fils beaucoup de ses jouets qui ont brûlé, des albums jeunesse, des playmobils, le train électrique, dominos et circuit de billes. Il ne regrettera pas les cadeaux de Noël qu'il devait découvrir à son retour de chez papi et mamie. Les seules choses qui lui manqueront, je pense, c'est son vélo et surtout le grand trampoline de ses deux ans, dans lequel il a passé des heures à faire le singe et que l'on avait soigneusement démonté et entreposé dans la grange, le temps que les beaux jours reviennent. On n'est pas encore entré dans les détails le concernant, il découvrira dans trois jours notre nouveau cadre de vie.

Que manquera-t-il à mon homme ?

Trop. Beaucoup trop pour un seul homme. Son atelier déjà, qu'il a mis trente ans à se constituer et qui était ultra fonctionnel. L'atelier bois avec les énormes machines, l'atelier mécanique avec de quoi entretenir nos véhicules. Le matériel de travaux, d'entretien du jardin, la bétonnière... Bref tout, quoi !

Il se sent nu. Le voir pleurer au réveil fait tellement mal.

Il est nu de ses projets de vie. Il est nu de son quotidien, lui qui bricole tout le temps, toujours actif, à quoi va-t-il occuper ses journées ? Nu de son travail, lui qui restaure depuis six ans à la force de ses bras, il a l'impression que le feu lui a pris l'œuvre de sa vie. Il est nu de ses loisirs, lui qui a vécu à la mer, à la montagne, a été animateur sportif, il aime voler, glisser, grimper, il aime la nature. Tout... son parapente, son snow, tout le matériel de camping, les cordes et les baudriers, les bouteilles de plongée et le kayak gonflable. Ne restent que les souvenirs.

Il pleurerait en silence, la cruelle réalité se rappelant à lui au petit jour. Alors, ce matin au réveil, quand notre fils s'est faufilé dans notre lit, on a décidé de faire à son papa une couverture de bisous.

Des bisous partout, par centaines, par milliers, on le rhabille avec notre amour. C'est ce qu'on a conservé et c'est le principal. On est ensemble, en bonne santé, et on s'aime.

J'ai moi-même cet effet de couverture enveloppante tissée par toutes les marques d'affection, de soutiens de nos amis, notre famille extraordinaires, et c'est peu de le dire, les messages par texto, les coups de téléphone, les soutiens financiers, ceux qui passent, ceux qui prévoient de venir nous aider à « nous re-sentir chez nous »... C'est ce qui nous permet de rester debout, nous enveloppe, qui nous permet de tenir face à l'épreuve et être nous-même sécurisants pour notre fils.

Car les premières réflexions de « on lâche tout et on part vivre ailleurs » ont vite été balayées. On l'aime ce lieu, les décombres noirs et gluants, l'odeur d'enfer ne nous chasseront pas, c'est nous qui les chasserons.

C'est là que nous continuerons à vivre, à nous aimer et à rêver. Là que l'on se réinventera une vie.

Merci à tous pour votre soutien !

Et merci à tous ceux qui tissent des couvertures pour les personnes qui sont loin de leurs proches et qui traversent le pire !

*Vestiges
du futur*

Pascal
Marchal

VESTIGES du FUTUR I
les couleurs sont-elles mortelles ?

ta peau
comme une chandelle qui vacille
retrouve sa gangue
douce et chaude au toucher
peau qui mue
peau de serpent

comme une membrane lumineuse
frémit à la pâleur du jour
ne se souvient plus
peau-paysage
peau-passage

comme les pas feutrés du chat

la peau s'étend, élastique
peau de bête
peau de pêche

comme la vie dans la terre
la peau vibrit et se tend
peau contre peau
et sous la peau les veines
une arborescence de sève
inframince

comme les bruits de la ville
elle émet des ultrasons
un outre-noir
peau brûlée au napalm
couleur indistincte, entre cri et caresse
vestige du futur
peau peinte par Courbet dans l'origine du monde

ta voix de pierre, rugueuse
caillou
ta voix sans pelisse ni pelure
ni pleine, ni posée
cheval fou
ta voix caverneuse
ta voix aiguë qui déraile
sans partition
note sauvage, indomptée

ta voix de basson, de baryton maudit
que l'on craint, qui nous tance
ta voix-murmure
des sous-bois finissants
ton silence trop pur

ta soif d' absolu
ta voix miroir
ta voix cassée, fêlée
miroir sans tain
dans lequel on ne voit rien

au-delà du miroir le sens est interdit
ta voix se perd
déjà ne l'entends plus
déjà le silence à l'orée de l'oubli

outre-tombe

et le son pénétrant des voix qui se sont tues
vestige du futur
voix de billie holiday dans « strange fruit »

Ton corps s'ébroue, se broie
corps animal arrêté en plein vol
flèche dans le dos
arrêt sur image
mains négatives, squelette

corps instinct intuition
indocile, farouche
corps panthère qui se déplie se déploie
pour mieux s'élancer sur sa proie

corps pensif corps pensant
corps en rythme
lourd et encombrant
rouillé chevillé, corps sanglant
corps mutilé, bombardé

corps gazé, enterré sous les bombes
corps en guerre
catacombes

corps ancré corps bateau
tu traces dans l'espace des signes
éphémères, une écriture
corps qui danse
qui s'élançe et qui pense
corps en transe

corps protégé, lent
par mille pelisses caché
corps cuirasse carapace
corps tremblants corps d'enfant
corps en danger
qui renâcle et qui craque
comme un vieil arbre mort

corps machine
corps augmenté, numérisé
cerveau augmenté
robot remords

comme un chêne, comme un frêne
comme un roseau pensant
corps image
corps qui nage
poisson-scie poisson-chat
tu virevoltes en apesanteur
corps qui vole
baleine non échouée et qui n'échoue jamais

plus que marcher je nage

plus que penser je nage
et me poussent des nageoires grandes
me poussent des ailes dans le dos
et sur le dos je nage
je bats de mes nageoires sombres
sur le sable je me chauffe
je m'étire
dans les abysses je guette

vestige du futur

ton corps sculpté par modigliani
ton corps sculpté par giacometti

Entre le bois et le fleuve, ta maison
où pourrait naître un meurtre
ta maison engloutie par les eaux
ta maison aux murs qui se fendent
qui se faille
et entre les failles et les craquelures un cri
et dans la brume un cri
une chouette, une chauve-souris

je connais une maison sans faille
sans eau et sans bois
sans vagues
les corbeaux y boivent

et ton ventre qui se gonfle et dans tes voiles
qui se gonflent
un soupir
l'écorce de l'arbre et sur ta peau un tatouage
sur toute la forêt un long numéro tatoué

sur le bras

tes pieds dans la terre
ta tête dans l'eau
tes yeux révulsés
ta langue pendante
et tes membres désarticulés
cassés coincés
on a cherché mais on n'a rien trouvé
que des larmes
que du sang
de vagues traces
des traces vagues
des vagues de sang

vestiges du futur : plus aucune trace humaine

VESTIGES du FUTUR II **un rêve ready-made**

Marcher, courir, se battre, lutter
Tu fuis des pays en guerre, en feu
Tu fuis le pays de ton enfance
tu en revois les points forts
les aspérités les troubles et les manques
ta maison d'enfance
où tu as grandi
la maison de ton ami
tu n'arrêtes pas de courir
de fuir
tu traverses à grandes enjambées les continents et les siècles

les masures délabrées, les huttes de paille
les grottes rupestres ornées
tu t'arrêtes ébahi devant le réalisme des bisons et des aurochs
des chevaux pommelés et des hiboux
tu t'étonnes des mains négatives
de la possibilité du symbolisme

tu traverses les océans
les caraïbes
l'océan indien
gibraltar
le détroit de Messine et celui de Béring
le canal de Panama, la rivière salée
le détroit d'Akashi

dans des rafiots de fortune

tu tiens par la main un enfant noir
auquel tu t'attaches

tu cours trop vite : il ne peut te suivre
alors tu le portes sur le côté de ton corps
à califourchon sur ta hanche
marcher, courir, se battre, lutter
homme debout, tu marches
tu t'arrêtes de respirer, tu craches
tu souffles, tu expulses
tu craches et tu vitupères
il t'arrive de prendre ton temps
avant de plonger, tête sous l'eau
engourdi, évanoui
englouti
englouti par le temps
les années passées, les années futures
tu ne sais plus

tu traverses les films italiens néo-réalistes et ceux de la nouvelle
vague
les films de l'exil
celui de John Huston et ceux d'Elia Kazan
les films d'Ozu et de Kiarostami
la violence de Cassavetes et celle de Pialat

A mesure que tu avances tout s'effondre derrière toi
les falaises noires s'effondrent
et tout brûle
les paillotes, les casbahs, les huttes et les maisons de bois
les buildings de verre
tu es debout au milieu de gens à genoux
que l'on a forcé à se plier
qui t'agrippent et mendient

tu fuis
tu n'as pas peur
tu as une grande force en toi

te poses-tu des questions ?
Il faut que tu t'en poses
le temps presse

marcher, courir, se battre, lutter
ne jamais s'arrêter

tu traverses des villages cubiques d'art contemporain
des installations abscondes
des performances obscènes
des musées dadas
où de gros homards rouges trônent sur des téléphones noirs
en guise de combinés
où des tasses de porcelaine sont recouvertes de fourrure
où le moindre objet est phallique

rien ne t'étonne, rien ne te choque
rien ne t'ébranle

où les statues de pierre fument et te suivent de leur regard de
marbre
où les statues de marbre fument et te suivent de leur regard de
pierre

Dali te poursuit de son rire
duchamp ricane aux échecs de la vie

les montres sont molles et le temps ralentit
il faut qu'une porte soit ouverte

iras-tu jusqu'au mur de plank ?
Jusqu'à la fissure, jusqu'à la fission ?

Vertige du futur

Tu poursuis ta route
traverses d'autres villages de formes géométriques
des métros surchargés
des rocades, des autoroutes
des villages de carton aussi qui s'effondrent sous pluie
torrents
inondations
des villages et des villes de science fiction

d'un temps reculé du futur

tu ne veux plus t'arrêter
t'arrêter signifierait penser
l'homo-sapiens est derrière toi

marcher, courir, se battre, lutter

tu éprouves une grande jouissance à courir
à échapper, à fuir
et tu te dis qu'il faut que ce film continue
tu en es le personnage principal
l'âme
le tic tac temporel

l'enfant noir que tu protèges
s'est collé à toi
il est dans toi désormais
il fait partie de toi
il est ta force
il est toi

ton voyage s'arrête
étonné

tu es un amigrant

Tu t'assieds sur la margelle de pierres d'un puits
tu mets ta tête dans tes mains
on dirait que tu pries
mais tu n'as jamais prié

tu ne sais pas ce que c'est que prier

Vestiges du futur III

ta peau de bambou sur un tambour
battant de l'aile et des bras et des nageoires
Comme des signaux, des fanals dans la nuit
de tes bras ballants
de tes bras ballons
qui se gonflent et qu'on gonfle
aux voiles
se dévoile ta chevelure de feu, d'ambre et de feu
ta peau calcinée
comme l'écorce d'un arbre pourrissant de bestioles et de
champignons-lichens
Incendie de ta peau qui se rétracte
peau rétractile
elle n'est plus sensible
n'a plus de pores d'attache
ne respire plus
c'est un vieux cuir
calciné
une césure
un accident sur ta silhouette-source
une balafre, une longue cicatrice
un chemin-paysage effrayant se frayant un passage entre
l'outrage et la tragédie
ton sourire-césure
ta peau-césure s'agite en alphabet aveugle
sous mon regard affolé
quelle est cette peau qui s'étire et m'attire
en un long palimpseste de caresses
oublié dans les bibliothèques poussiéreuses
où plus personne ne lit ?

On a retrouvé des **vestiges du futur**
calcinés
des parchemins bouffés aux vers
des morceaux d'amphores amphigouriques pleines de grains de
maïs
calcinés
du houblon fossilisé
du blé même de Néandertal
oui c'est vrai je ne l'ai pas inventé

si tu continues de vivre malgré ta peau
calcinée
piquée par les abeilles mortes
trouée par la mitraille de 14
(peut-être **as-tu entendu parler dans les années 2023, 2024**
ou plus tard encore
de peaux plus calcinées que la tienne ?)

sur ce parchemin
tu sauras lire l'âme de nos origines
comment le vent battait les flancs de l'homme
comment la glace roidissait sa peau jusqu'à la gercer de larmes
sèches
Jusqu'à la crevasser de failles
et surtout comment l'homme résistait

résistait aux flèches
aux cornes des aurochs
aux griffes des ours
aux coups des marteaux de silex sur le crâne

glaciations et déserts ont marqué sur ta peau des traces
on te suit dans tes pérégrinations
dans tes exodes désespérés

d'un continent à l'autre tu entraînes **ta tribu**
tu l'entraînes du froid vers les fleuves « impétueux »
le mékong
tu l'entraînes loin des bûchers
tu la pares de vêtements pour la mettre à l'abri
elle dont la peau est infra-mince
n'est pas un bouclier
n'est pas une carcasse-carapace-protection
il te faut l'abriter dans des grottes
Dans des cases
dans des maisons de pierre sèche
des HLM en parpaings
et d'échos en dépouilles, tu as construit ce tableau
cette exphrasis de paille qu'une allumette embrase
Cette épopée de fumée
cette légende humaine infinie qui n'est pas qu'une ligne dans
l'espace-temps
mais plutôt
un réseau, un rhizome, une toile géante
faite d'ombre et d'ondes gravitationnelles
de ces ondes qu'on perçoit dans nos rêves
au profond de nos nuits agitées
d'un point de notre Galaxie à un autre point d'une autre galaxie
et puis ce mur
ce mur sur lequel l'homme se cogne
bien avant le big bang
et autres trous noirs
Il y a ce mur de Planck où s'arrête notre entendement
et toute notre logique
tout ce qu'on a voulu si fort et qui résiste encore : le temps !
ce temps mêlé d'inconcevable où la peau n'est plus qu'une idée
un néant infini
sans début et sans fin...
et donc sans origine
le mur de Planck est-il monolithe, phonolite ?

quel atome inconnu a su naître en son sein ?
« de quel amour blessée vous mourûtes au bord où vous fûtes
laissée ? »

Je m'arrête à la virgule où votre voix se lasse
où votre voix me glace
en vain je souffle sur ta peau pour qu'elle s'arrête de brûler
Elle sonne comme un tambour de bois dans ma tête enflammée
et sur elle je me pâme et voudrais respirer

il y a bien longtemps que le futur n'est plus

bien longtemps que la ligne de droite
a bifurqué en courbe
et que son sens a perdu la boussole et son orientation
On a beau bégayer
l'histoire a tout emporté
l'alphabet s'est perdu
le bambou s'est cassé
à la virgule près, tout a basculé
on ne sait plus trop où
on ne sait plus trop quand
La Cigale à la chauve-souris s'est mise à ressembler
et la danse des cyprès s'est mise à balbutier
entre le dedans et le dehors on n'a plus distingué
ni les formes
ni les lignes
ni même si on pouvait y lire une quelconque parenthèse dans
laquelle on aurait pu souffler
se retirer, attendre
un moment frais de respiration intense
un moment vrai de repos de l'esprit et du corps
où l'herbe serait fraîche sous la peau de nos pieds
à la virgule près, le chant des cigales s'est arrêté de battre
et les ailes
et la membrane fine au fond de la gorge de la soprano

il y eut comme une éclipse, un arrêt de la vie
sans indices préalables
sans lucioles pour se repérer
la majuscule a mis bas un monstre, une pieuvre aveugle
un animal étrange dont la tête ne commandait
ni les bras ni le reste
et dans le corps ne répondait à aucun mot valide
ni connu ni inconnu
c'était un entre deux, une drôle de bestiole sans forme et sans
peau
qu'on puisse en connaître ou en reconnaître les limites
on avait bien retrouvé des morceaux de peau
calcinés
dans des amphores lointaines
On les avait analysés, banalisés, avalés
déglutis
mais là, nos savantes notions n'étaient que périssaires
se heurtaient à un manque de résurgences
À un manque de ricochets
plus rien ne connectait aux ondes gravitationnelles
plus aucune question n'avait lieu d'être
sans peau
sans peau
l'histoire de l'homme ne balbutiait pas
elle était juste informe
dans le miasme et l'oubli

Recensement

Septembre 1872, Cray est aurolé d'ors et de verts pâlisants. La Saène s'écoule nonchalamment.

Adolphe Rehault se réveille tout autant, les bruits familiers de la maison le bercent, entre veille et sommeil.

Léontine, la bonne, s'affaire en cuisine.

Edmée, sa mère, frôle du bas de sa robe les tapis des différentes pièces, ouvre les portes de moins en moins silencieusement et fait tinter les clés à sa ceinture.

Adolphe se lève et se dirige vers la salle à manger ; il a endossé sa veste d'intérieur, mis ses pantoufles.

Il est revenu depuis peu à la maison. Son père, Pierre Rehault, le notaire est décédé au printemps.

Edmée, de vingt ans sa cadette, a maîtrisé et dépassé son chagrin. La rente que lui a laissée Pierre lui ôte tout souci matériel.

Léontine pourra rester.

Adolphe est revenu cet été de Dijon ; il y est resté près de dix ans pour parfaire ses humanités, du latin, de l'histoire, du droit ;

rien de bien concret ; pas d'école de conservateur, pas d'école du barreau.

À Cray il resterait bien ainsi, reprenant contact avec les cercles de cette bonne ville ; un peu de littérature, un peu de chasse, un peu de politique.

Tous les dimanches matin, il donne le bras à sa mère pour parcourir la ville jusqu'à l'église.

Edmée est encore en grand deuil pour la messe de onze heures.

Au retour la volaille mijotée par Léontine est à point.

Après le café au salon, mère et fils font une promenade le long du quai de la Saène.

Adolphe n'a plus à croiser le regard de son père qui voulait un devoir de résultat et transmettre sa charge de notaire.

Adolphe a toujours abhorré cette idée, les vieux parchemins ou le tendre giron d'accortes dijonnaises, il avait très tôt choisi.

Mais Edmée a pris les choses en mains ; elle a accroché les clés à sa ceinture.

Elle sait qu'un recensement est organisé dans le canton de Cray.

Adolphe doit y participer. Il sait lire, écrire, tenir un registre et n'a pas d'autres perspectives.

Le mercredi 25 septembre il doit se présenter à la préfecture de Vesoul, retirer le registre et connaître son canton d'affectation.

Edmée piaffe.

Adolphe somnole.

*

Mercredi 25 septembre 1872 : Préfecture de Vesoul.

Adolphe est venu, il est avec ses futurs collègues, de jeunes et moins jeunes francs-comtois ; une vingtaine de redingotes noires ; certaines portées de longue date ou plus neuves ; certaines mouillées et détremées, parfois sèches.

Il leur faut faire la queue, attendre, se soumettre aux attributions, aux explications.

Adolphe est affecté sur les communes de Soing Cubry.

À trente-quatre kilomètres de Cray, il va devoir rester sur place, piétiner dans la boue, croiser plus de vaches que d'hommes. Pour s'y rendre il va devoir trouver une charrette qui va l'avancer, une autre en relais.

Il sait d'avance qu'il logera chez la veuve du militaire de la commune. Il préférerait le presbytère ; il aurait plus chaud et serait mieux nourri, mais c'est sur l'autel de la république qu'il se sacrifie. Il va à Fresnes St Mamet, se présente à la mairie ; Claude François Chevalier le maire l'accompagne à la maison Vairon.

C'est là qu'il sera hébergé.

Depuis Fresnes il ira sur les communes avoisinantes, le registre sous le bras, l'encre, les plumes dans la besace.

Adolphe est mécontent, de plus ce pays n'est que bois, boue, bouses et vaches.

Cette odeur d'amoniac est partout, prégnante, obsédante.

Les chaos de la charrette le laissent à Cubry, il va à la mairie ; chacun viendra se faire inscrire.

Le poêle y est froid, le bois humide.

La semaine a été longue, Adolphe a froid, est fatigué de ces logements de fortune, de ces paysans incultes, abîmés, méconnaissant leur famille.

Dès son retour, Adolphe va accepter le poste dont son ami Landry lui a parlé ; l'état civil de Cray.

Edmée sera apaisée.

Le dernier jour à Soing est gris, interminable, humide.

Un bruit de sabots dans la cour, le cheval et l'homme.

L'homme entre, triture son chapeau, racle ses sabots. Il a une quarantaine d'années, abîmé, vieilli par des jours et des nuits à veiller les bêtes, sa femme, sa mère.

À ce jour, Elie Abraham a quatre enfants.

Trois vont à l'école, Elie veut que ses enfants sachent lire ; lui ne sait pas.

Debout ; face à Adolphe, ce monsieur en redingote, Elie fait recenser sa famille ; il énumère les noms, les âges.

Le poêle ronronne, la température de la pièce est bonne, la blouse d'Elie fume.

Le soir tombe.

Elie sera le dernier recensé de Soing, Alphonse distrait écrit :

ABRAN Elie impasse de la Fontaine Soing

ABRAN Rachel sa femme

ABRAN Victor – Judith – Louise – Simon ses enfants

Elie va repartir, à regret il avait chaud, il n'a même pas noté qu'il devient ABRAN.

Il signe le registre, ne peut vérifier, il ne sait pas lire.

Juliette 1

Frédérique
Lechevalier

En ce 27 janvier 1898

L'air est glacial, sur les bords de la Saône le brouillard est dense, pénétrant, enveloppant.

Victor a fait du feu dans la cuisinière, rentré du bois dans l'appentis. Il a 33 ans, est revenu à Soing pour les moissons il y a un peu plus d'un an.

Après son année de conscription ; juste un an grâce à un bon numéro, il avait pris le goût de « voir du pays »

Il est parti faire son « tour » de compagnon bourrelier, travailler la bourre des licols des harnais.

Il a aussi travaillé les cuirs pour les chevaux, les ânes même les bœufs. Comme au pays basque, tout au sud, là il ne comprenait pas un mot de leur patois ; ses doigts agiles l'ont alors bien aidé. En remontant vers la Franche Comté, il s'est arrêté en Aveyron ; il comprenait mieux le patois ; il y avait eu la plus jolie des professeurs.

Lison, sa douce peau cuivrée ; ses boucles noires et ses yeux de velours noirs lui ont donné envie de rester. Il aurait pu dans ce pays rocailleux.

Ce pays où les moutons, les chèvres et les ânes sont plus nombreux ; les hommes sont partis à la mine ; Carmaux ; Decazeville.

Les femmes gardent les troupeaux.

À la foire d'Asprières, il avait rencontré un « pays » ; compagnon comme lui ; ce dernier lui avait raconté ; hélas.

Il fallait rentrer ; la mère Rachel était morte, Elie faiblissait.

Pour les moissons de 96 Victor était rentré.

Il avait retrouvé Victorine, la petite sœur d'un conscrit. Victor et Victorine s'étaient mariés à l'automne.

Elle était de Soing, fille unique, ils s'étaient installés à la ferme.

Dans la grange, il avait installé son atelier ; acheter des couteaux, un établi ; de quoi coudre le cuir, réparer les sangles.

Victorine s'occupe de la ferme, de ses parents.

Ce matin Victor est allé chercher l'accoucheuse car Victorine va avoir le petit. Elle est à son terme.

Mais elle a mal, très mal, il entend les gémissements.

L'accoucheuse a dit de faire chauffer de l'eau ; de mettre du bois dans la cuisinière.

« Il faut qu'il ait chaud ce petiot quand il sera là »

Victor arpente la cuisine ; de la cuisinière à la porte ; de la porte à l'escalier ; il mordille sa moustache !

Les bruits de la chambre, étouffés par la porte lui font peur.

Pourtant, il en a aidé des vaches à vêler ; tout petit avant l'école ; son père le levait pour aider à l'étable. La paille souillée de bouses et de sang à mettre sur le tas de fumier.

Mais il s'agit de Victorine ; elle est avec sa mère, l'accoucheuse ; Victor ne peut rien faire, une affaire de femme même si c'est son petiot.

Ce petiot, il va grandir au pays ; sans guerre.

Depuis 1870, il n'y a eu de guerres qu'au loin ; en Afrique ; à Madagascar.

Le progrès s'installe ; il a vu des voitures automobiles ; trois, dont une à Vesoul.

Les cris s'intensifient dans la chambre ; même étouffée par un mouchoir mordu ; la plainte est longue, rauque ; profonde
Cela cesse puis reprend ; le temps se suspend au rythme de ces alternances plus rapprochées.

Les femmes auprès de Victorine s'agitent donnent des consignes, veulent de l'eau.

Un cri déchire l'atmosphère, un cri inconnu, puissant, unique.

Le silence fait suite.

La mère de Victorine sort ; elle pleure ; rit ; souffle ; embrasse Victor.

« C'est une fille, une belle petite. »

Victor est debout immobile muet ; il ne sait plus.

Et Victorine ?

Une décharge le traverse : « un prénom moderne » ; oui Victorine veut un prénom moderne.

Juliette Abran est née le 27 janvier 1898.

Juliette 2

Frédérique
Lechevalier

25 juillet 1960

Cet été il a plu, beaucoup plu ; à Soing, la Sône avait débordé et inondé le verger.

Juliette est à Dijon avec ses petits enfants, Dominique, Frédérique, Laurent et le dernier Bertrand, né le 16 juillet.

Ce sont les enfants de Michelle, la cadette de Juliette.

Juliette est à la retraite depuis 8 ans

La dernière guerre est finie depuis 15 ans, beaucoup de choses sont oubliées, tues.

Ses « petits-là » n'imaginent même pas. Ou : Ces « petits-là » n'imaginent même pas. ?

À la première guerre, la grande Juliette avait 17 ans, elle avait juste terminé le cours complémentaire à Vesoul où elle était interne.

Elle avait obtenu son baccalauréat ; elle était la seule fille de Soing ; fille unique de Victor et Victorine ; elle avait pu aller à l'école jusqu'au cours complémentaire.

À l'école normale en 1914, elles étaient peu de filles.

Pendant la grande guerre, il leur avait fallu remplacer les hommes partis au front. Même « son » Camille rencontré à l'école normale était parti plus au nord, sur le front de l'Est du côté de Craonne.

En 1918, il était revenu, abîmé, gazé, le regard voilé.

Juliette et Camille avaient ainsi été nommés tous les deux à l'école de Frétigney à 15 km de Soing. Ce, juste après le mariage.

La fête avait été ternie de toutes les places restées vides après cette guerre.

Lucette et Michelle étaient nées à Frétigney.

Plus tard, Juliette avait pris la direction de l'école du centre à Dijon, tout près du théâtre.

À Dijon, ce fut la guerre de nouveau ; Juliette savait. Son père Victor lui avait souvent raconté le changement de nom en 1872 mais compris à la mort de Rachel.

En 1942, 1943, Juliette avait inscrit de nombreux enfants dans son école ; Maurice, Georges. Là, Lucien, Jeanne, Madeleine étaient apparus sur les registres au lieu de Joshua, Esther, Samuel.

Là, en 1960, dans l'appartement de Dijon, le soleil rentre par les grandes fenêtres.

Camille le grand-père est à califourchon sur une chaise ; ses mains sur le dossier, il repose son menton, il est torse nu.

Michèle profite de la sieste du dernier pour poser des ventouses à son père. Ces petits pots en verre une fois chauffés à l'intérieur aspirent la peau du dos et soulagent Camille, il respire mal.

Les enfants regardent médusés ; « pourquoi, Pépé ? »

« Pour mieux respirer, mon petit.

À la guerre la grande, ils m'ont brûlé les poumons au gaz ; je respire plus trop. »

« Alors pourquoi t'es allé à la guerre, Pépé ? »

« Pour que tu sois libre, petit ; et que t'aies pas à vivre ça. »

Merci Pépé, repose en paix et surtout ne te réveille pas.

*L'Utopie
ou la mort*

Aldo
Galli



Le petit bois

Ils avaient tout détruit. Le petit bois ressemblait maintenant aux champs de bataille de la Marne ou des Ardennes datant de la première guerre mondiale. Les ruines de ce qui avaient été des cabanes apparaissaient parfois comme des fantômes émergeant de la brume matinale mélangée aux restes des fumigènes au milieu de l'odeur acre encore présente des gaz lacrymogènes. Paradoxalement, tout était calme, trop calme, après le vacarme des assauts des forces de l'Ordre accompagnés des explosions des grenades assourdissantes, les cris des barricadiers ou des habitants du petit bois. Ils avaient dû s'enfuir, abandonnant le peu qui constituait leur quotidien.

Le champ

D'étranges craquements avaient commencé à percer le silence de la nuit noire à peine éclairée par un quartier de lune. Bottés et gantés, certains avec un masque sur le nez, ils avançaient au milieu des rangées de pieds de tournesol muté qu'ils couchaient méticuleusement et rageusement sur le sol nu. La parcelle expérimentale de ce grand semencier était neutralisée. Plus d'une centaine de mystérieux insectes nocturnes, osant maintenant quelques échanges de paroles à voix basse, se dirigeaient vers le petit chemin sur lequel, les uns derrière les autres, les attendaient les véhicules qu'ils avaient laissés une heure plus tôt. Mission accomplie.

En tête

La manifestation était arrêtée depuis plusieurs minutes à l'entrée de ce pont. C'est alors que le groupe de manifestants placés comme à leur habitude devant la banderole de tête des centrales syndicales s'entrouvrit comme le calice d'une fleur. Soudain, semblant crever le ciel et venant de nulle part, surgit une centaine d'insectes noirs qui s'y engouffrèrent avant que celui-ci se referme. Le cortège avança de nouveau. De temps en temps, des silhouettes cagoulées sortaient rapidement fonçant sur un panneau publicitaire, un distributeur de banques, ou encore les arches dorées de chez Ronald avant de revenir au sein du groupe protecteur et complice dans un bruit éclatant de verre brisé.

Rond-point

Le « peuple », ce « vulgum pecus », une fois de plus battait le pavé, occupait les ronds-points. À l'origine, ces « carrefours à sens giratoire » avaient été conçus par des experts des mines, des ponts ou des énarques pour fluidifier la circulation, augmenter la sécurité tout en faisant faire des profits au passage à quelques

propriétaires et aux actionnaires d'entreprises du BTP. Et voilà que ces gens-là les occupaient maintenant. Aucun respect pour les règles fondamentales de la « démocratie » représentative. Ils n'avaient même pas de chefs, de meneurs, de représentants avec qui parlementer. Le Parlement justement, ils étaient prêts à l'occuper, à renverser le gouvernement ou plutôt renverser le chef de l'État dont ils demandaient la démission et tout ça de façon hyper violente... des casseurs ! Le mot était lâché comme les chiens après le fugitif, en même temps que les « forces de l'ordre » avec leurs armes sublétales. Les éditorialistes, les experts de tout poil y allaient de leurs versets pour dénoncer ce complot ourdi par l'extrême-droite, ou l'extrême-gauche – les extrêmes étant censés se rejoindre – et manipuler cette masse informe, apolitique, de débiles se faisant forcément manipuler... puisqu'on vous le dit !

Amis, dessous la cendre, le feu va tout brûler...

la nuit pourrait descendre dessus nos amitiés

Voilà que d'autres bras tendus

S'en vont strier nos aubes claires

Voilà que de jeunes cerveaux

Refont le lit de la charogne...

Nous allons compter les pendus,

Au couchant d'une autre après-guerre...

Et vous saluerez des drapeaux,

*En priant debout sans vergogne**

L'Utopie dérange l'Ordre établi. Les idéaux de monde meilleur doivent être écrasés, détruits. Place à l'uniformité, au conformisme... Les révoltés d'aujourd'hui rêvant d'un autre futur et le mettant en œuvre ici et maintenant sont les héritiers d'une longue tradition... Spartacus et esclaves, Croquants ou Nu-pieds des jacqueries, Ciompi, Chaperons blancs, Tuchins, Maillotins, Lustucru, Canuts, Communeux... leurs noms sont multiples. Les

ruines des utopies sont nombreuses mais tant que survivront ces vestiges du futur, un autre monde sera possible.

*ô dis, emmène-moi,
Retournons au pays d'autrefois,
Comme avant, dans mes rêves d'enfant,
Pour cueillir en tremblant,
Des étoiles, des étoiles***



*Vous avez dit Utopie ?
Finissez donc d'entrer*



Au premier plan des herbes folles.
L'homme est là calmement avec sa cape traditionnelle de bergers d'Ardèche, debout, entre deux murets de pierres sèches.

Il garde ses moutons, regroupés sur les différentes terrasses, broutant tranquillement.

Vous m'imaginez décrivant un moment du paysage de l'Ardèche...

Nous comprenons difficilement qui a eu cette idée saugrenue de faire cette photographie rurale en y photoshopant la grande Arche de la Défense en arrière-plan.

Sauf qu'en s'approchant nous nous apercevons que cela n'est pas un photomontage. Nous sommes bien à la Défense et l'illusion de la grande Arche n'en est que réalité.

En effet nous sommes à deux pas de cet édifice, emblème de notre monde moderne, regroupant toutes les multinationales possibles.

Les étudiants de Nanterre connaissent cet espace champêtre en limite de leur campus.

Comment ce terrain a-t-il pu échapper aux investisseurs qui ont bourré alentours force immeubles de grande hauteur, créant pour s'y rendre un enchevêtrement de circulations superposées. Pénétrons dans cet univers surréaliste : nous découvrons un joyeux bric-à-brac, installé sous des auvents bricolés, comme dans certaine arrière-cour de ferme...

Comment cette histoire a-t-elle démarré... ?

Au début du XX^e siècle le terrain accueille une école primaire qui sera démolie dans les années 1990. Une autre école mais de cirque « les noctambules » est autorisée à s'installer sur cette friche. Elle crée un festival d'été annuel.

L'homme, Roger des Prés, assurément un nom prédestiné, arrive. Il débarque avec sa ménagerie composée... d'un bouc, trois chèvres, un âne, deux chiens et deux caravanes pour y produire son spectacle...

Quelques années passent, notre homme décide de passer aux choses sérieuses.

Récupérant des poteaux électriques et des tôles de réemploi, il se lance dans la construction du « Favela Théâtre » où Dostoïevski sera joué pendant quinze mois avec la pièce « le rêve ridicule ».

Le ministère de la culture reconnaît ce lieu culturel et une convention triennale est signée pour la compagnie gérant le lieu.

La « ferme du bonheur » devient un théâtre subventionné avec ses premiers salariés...

La mairie prenant soudain conscience de la présence de ce théâtre diligente une commission de sécurité qui, je vous le donne en mille, interdit l'accueil du public !

Fort de cette interdiction, encore valable à ce jour, l'activité perdure, le cheptel augmente avec l'acquisition d'un cheval et la production de fromages labellisés AOBB soit Appellation d'Origine Bonheur en Banlieue... Tout un programme.

Maintenant subventionné, le site diversifie ses actions avec la construction d'une salle consacrée à la musique.

Le siècle s'achève par la tempête qui balaie tout sur son passage à l'exception du Favela Théâtre, les poteaux téléphoniques étant coutumiers des bourrasques.

Cette construction, incrustée entre les arbres n'est protégée de la pluie que par quelques bâches. Un ensemble de mobilier hétéroclite attend le badaud : bancs, tables hautes et basses, transats... tout matériau récupéré est digne d'imagination pour un usage d'accueil.

Parfois le campus voisin doit être déserté car une foule dense, jeune, enjouée et bigarrée occupe le terrain, dans l'attente d'une autre culture dont le lieu est prodigue.

Le ministère de la culture vote une subvention pour la reconstruction du site et sa mise aux normes. Elle est bloquée par la mairie de Nanterre...

À nouveau siècle, nouveaux projets... avec la création d'une AMAP, l'installation d'un hammam dans le Favela, d'autres spectacles...

Et autre dimension : la ferme investit la ville pendant un mois, et installe une grande tente arabe au cœur des cités de Nanterre proposant toutes sortes de spectacles, conférences, artisanat, débats politiques et grande gamelle le soir.

Puis la location d'un appartement dans une cité voisine permet le lancement d'un cycle artistique.

La ferme s'agrandit investissant une seconde grande friche située à proximité avec une gestion à responsabilité commune.

L'EPAD, Etablissement public pour l'aménagement de la Défense, autorité locale et propriétaire du site, ne pouvant que reconnaître le succès de cette expérimentation, signe une convention d'occupation.

Morale de ce beau conte : Bien que toujours frappé d'interdiction d'accueil du public la Ferme du Bonheur a su survivre et se développer depuis quasi trente ans faisant preuve de toujours plus d'imagination pour animer ces quartiers défavorisés et mettre en valeur ces friches.

L'intérêt pour cette aventure est telle qu'elle attire les artistes extérieurs, cinéastes qui adaptent les spectacles. Même la Biennale d'architecture de Venise en 2018 a désiré attirer l'attention des regards sur cette dimension de l'aménagement du territoire dont l'objet n'est pas matériel mais la prise en compte des besoins d'autrui et des propositions de vie marginale.

Ce rat des champs devenu rat des villes a su assurément avec une grande liberté d'esprit et de poésie créer un lieu de vie et de partage, inventant au passage de nouvelles pratiques culturelles qu'il qualifie lui-même de « micro-expérience sociale agro-poétique ».

Vestiges de friches pour un partage artistique convivial.

Le poids des jours

E]sa L.

De son fauteuil, elle regardait passer les voitures, passer Monsieur Untel, passer les bus, passer l'oiseau, passer la vie. Elle avait les yeux lourds. Elle avait les yeux las.

Les miroirs avaient été bannis de la maison, son image la désolait. Qui aurait cru qu'elle en arrive là, un jour ? Elle avait pourtant mis beaucoup d'énergie à faire tout comme il faut. À étudier ses leçons avec assiduité, à trouver un mari avec une situation confortable, à élever ses filles et à les tenir propres sur elles. Mais elles avaient grandi et maintenant leur mère ne leur était plus utile. Son mari, patron d'une entreprise de confection de moutarde « à l'ancienne », comme il aimait tant le rappeler, avait passé l'arme à gauche bien trop tôt, elle ne cuisinait plus. Les parties de scrabble étaient terminées. Même aux Chiffres et aux Lettres, elle ne tenait plus les comptes. Elle se laissait couler, un brouillard gagnait peu à peu son cerveau, il s'épaississait au rythme du passage des voitures dans la rue. Ce brouillard confortable, douceâtre qui nous emmène irrémédiablement. Bien qu'elle sentît le danger de son laisser-aller, elle n'avait plus la force.

Son bol de café froid laissait des traces sur la nappe, cela faisait comme des croûtes qu'elle grattait du bout des ongles. Il ne lui restait rien, elle sentait bien que peu à peu, sa vie s'effritait et n'était plus que vestige.

*

Il se réveille à l'aube, bercé par le bruit des voitures. Il entend la télé dans la chambre voisine, la télé qui chante, rit et rassure. Sa mère est là.

Et puis un jour, la télé est éteinte. Le bruit des voitures dans la rue, un coup de klaxon, une sirène au loin. Rien. Maman ne s'est pas réveillée. Il la secoue, des cachets sont renversés sur la commode. Il crie, il hurle mais elle n'est plus là. Elle est partie et pour toujours.

Lui aussi, il veut partir. Que faire et où aller ? Jamais il n'ira dans une de ces maisons d'enfants dont sa mère l'a tant de fois menacé. Non, il prend les économies de sa mère, celles qu'elle planque dans le petit pot en fer au fond du placard, derrière les paquets de pâtes et de céréales. Quelques euros de fin de mois, rescapés des courses hebdomadaires et des bouteilles de whisky. Il prend aussi son sac à dos bleu, celui que sa tante lui avait offert pour ses cinq ans, avec Minnie qui sourit. Il y glisse Poupou son doudou de toujours, ses cartes de Pokémon et son pistolet à eau qu'on dirait presque un vrai. Juste au cas où ...

Il part en courant, il serre les bretelles de son sac à dos de toutes ses forces et court à perdre haleine. Le vent fait piquer ses yeux, il laisse ses larmes couler et serre encore plus fort ses poings. La douleur lui fait du bien, courir encore plus vite, encore plus loin et tout oublier. Recommencer à zéro pour que maman soit encore là à l'aimer, à l'embrasser et lui dire « mon poussin ».

Un bus le dépasse et s'arrête juste devant lui. Le conducteur a dû le voir courir seul sur le bord de la route mais l'enfant pleure en silence et ne parvient plus à parler. Le chauffeur lui demande s'il

doit prendre le bus et un grand « Oui » sort de sa bouche. « Très loin, tout au bout ».

L'enfant grimpe les immenses marches et s'assoit juste derrière le chauffeur, il se blottit contre son petit sac à dos. Il fait chaud et les sièges sont moelleux, ça lui rappelle le fauteuil du salon, celui que sa mère préfère, avec l'assise un peu enfoncée qui fait comme un petit nid.

Le chauffeur se retourne dans son siège :

« Ça y est mon bonhomme, tu y es tout au bout. C'est le terminus quoi ! Quelqu'un vient te chercher ?

— Oui ma tata, dans la voiture là-bas », et il montre la voiture jaune avec une dame à l'air gentil qui parle à son portable.

Alors l'enfant descend et le bus démarre, laissant dans son sillon un relent d'essence. Déjà, le bandeau Terminus disparaît à l'horizon.

Il aimerait tant supplier la dame à la voiture jaune : « Prends-moi. Prends-moi, je serai gentil. Je sais me faire tout petit. » Mais déjà, la dame a rattaché et démarre avant qu'il ait pu courir vers elle et lui dire de le prendre, qu'il a besoin d'elle, qu'il est fatigué et qu'il veut un câlin, simplement des bras pour pleurer et être cajolé.

Il est seul et il a froid. Il regarde les belles maisons autour de lui, la grande aux volets verts, celle qui a un toit qui descend jusqu'au sol, celle qui ressemble à celle de sa tata en plus grand. Celle au crépi beige, avec la fissure dans l'angle le regarde. Le rideau a bougé et on dirait que la maison lui adresse un clin d'œil. Un tout petit signe pour lui dire « C'est OK. Ça va aller, va ! » Comme un ami qui veille sur lui, ou comme une mamie qui offre un bonbon en douce quand tout va mal, et que tout s'effondre autour de soi. Cette jolie maison à la fissure qui sourit veillera sur lui.

*

Elle soulève le rideau et le voit par la fenêtre. Il doit avoir six ans, peut-être sept, il a l'air fatigué. Il est seul comme elle et porte un sac sur son dos. Leurs regards se croisent.

Il se raccroche à ces yeux qui voient sa détresse, à cette vieille dame courbée et ridée derrière les beaux rideaux blancs.

Il s'avance sur le seuil et un vent de panique la saisit. « Il arrive. Que lui veut-il ? »

Elle sent que sa vie peut changer, elle veut que sa vie change, l'énergie lui revient tout à coup. Elle ouvre la porte, inspire une grande bouffée d'air, elle sent le poids des années s'envoler.

Elle lui sourit, se trouve désolée de voir les larmes couler silencieusement sur les joues rosies par le froid. Tout donner, pour apaiser ce chagrin.

Il sent des mains chaudes et douces qui sèchent ses larmes, qui caressent ses joues. Il se blottit contre elle et elle l'enlace tendrement. Sa vie sera la sienne, la leur, la nôtre... Elle sent ses ailes qui se déploient, celles de tous les possibles. Le futur s'ouvre à eux.



AUTEURS AUTRICES

Jean-Luc M.

Comme des vestiges, ses vieilles chaussures de sport trouées, déchirées, délabrées, éculées s'entassent dans le cabanon du jardin. Il voudrait bien s'en débarrasser mais chaque paire évoque le souvenir d'une course. Un moment de plaisir intense malgré les coups de fatigue, les douleurs, les galères, les envies d'abandon. Il court toujours.

Entre deux compétitions, il se pose, se repose, dépose sa carcasse sur le fauteuil transparent face à l'ordinateur.

Il se met en mode écriture.

Son cerveau prend le relais de ses jambes. Alors, il s'échappe, s'enfuit, s'égare, se volatilise dans des contrées souvent éloignées, parfois inexplorées. Les mots, prisonniers à l'intérieur de son crâne, se déversent comme l'eau d'une cascade, s'étalant sur la feuille blanche.

Découvrez-les, lisez-les et bonne course ou plutôt, bon voyage.

Viviane Marthe

Elle aime écrire des histoires oniriques, poétiques et nostalgiques. Sincères. Même si pas toujours riantes... Elle reste fidèle à ce rêve d'enfant qui lui tient toujours la main, la passion du verbe si chevillée à son corps qu'elle pense avoir parlé avant d'être née. L'engouement pour les mots des autres et la fascination pour les multiples ressorts de la rencontre l'ont encore une fois entraînée dans un parcours avec le Collectif La Belle Escampette.

René Durand

Le corps enseignant en était certain. Aucun doute, c'est un « matheux », ce sera un scientifique. D'ailleurs il n'aime pas le français et fait beaucoup de fautes d'orthographe ! Il sera donc ingénieur. Dans la réalité il ne fera jamais de calcul et passera sa vie professionnelle à écrire des notes, des rapports, des courriers, et des discours. Très rapidement (dès 68 !), il rejoindra la gauche de la « gauche » et en vieillissant se teindra en « rouge et vert ». En 2015, il sera avec ses camarades et la « Coalition Climat 21 » qui travaillent à la préparation d'un mouvement citoyen autour de la COP 21. Cette COP sera, comme les suivantes, un machin que les États et les multinationales piétinent. Il pense comme beaucoup que ce « système » nous amène « droit dans le mur ».

Sylvie Granat

Elle, elle n'aime pas parler d'elle. Que ce soit à la première ou à la troisième personne ne change rien. La discrétion et la pudeur qui font partie d'elle-même l'en empêchent. Joie, tristesse, rêve, réalité, souci, désir, voyage, douleur ou bonheur, tout ce qui se bouscule en elle n'appartient qu'à elle. Elle ne se plaît pas de le partager. Son seul confident reste ce petit carnet qui jamais ne la quitte et à qui elle se livre librement,

sans artifice. Le seul qui la connaisse vraiment, le seul qui sache tout d'elle et l'accepte sans jamais la juger. Il vous est offert l'opportunité d'en lire un extrait, ne la laissez pas passer.

Aldo Gari

Depuis qu'il a plus de temps, il en a moins ! Il n'a pas envie de courir, au contraire, il freine des quatre fers mais le temps le rattrape, le dépasse, comme le monde dans lequel il vit. Il s'en fout, inutile de courir après le temps qui passe. Si le temps est compté, il faut dépenser chaque minute comme étant soixante secondes d'éternité. Plus de vestiges, no futur ! Le vertige, c'est parfois dur. Reste à hurler avec les loups.

Dominique Comby-Faltrept

Ce n'est pas les idées qui lui manquent, toujours campées dans le réel. Elle se documente, démarre à fond, aligne des notes, des phrases. Mais elle a de sérieux problèmes avec les chutes qu'elle apprécie tellement dans les nouvelles des auteurs qu'elle dévore. Elle a réussi à finir une histoire, c'est un bon début !!!!

Frédérique Lechevallier

Frédérique n'a pas appris à écrire ; à l'école des touaregs, pas de crayons, cahiers, buvards. A dix ans, retour en métropole, une avalanche de cahiers à l'école ; du jour, de poésie, de contrôle, un encrier, des plumes. Aujourd'hui, un clavier, un écran, une connexion... Peu importe ; en fait, ce qui compte, c'est toi lecteur, quand c'est écrit, c'est dispersé quel que soit le support ; l'écriture est une voie de dispersion.

Elsa L.

Entre récit de vie et fictions, Elsa s'est élancée gaiement sur les chemins de l'écriture au bras de la Belle Escampette. Venez à leurs côtés rencontrer un jeune garçon aux joues rosies, une vieille dame dont l'œil luit d'un nouvel éclat, de jeunes hommes qui pouffent de rire au fond du jardin...

Des écrits dédiés à tous ceux qui s'accrochent aux espoirs de futurs dans le lien aux autres, à ceux qui tricotent les couvertures qui réchauffent les cœurs.

Pascale Marchal

Pascale est née pour écrire
Son écriture imagée et puissante coule de sa plume avec fluidité
Ses poèmes en prose, son expression artistique, se nourrissent d'autres médias qu'elle pratique :
la photo, le cinéma...
Sa poésie
comme un flot de mots sensibles
semble animée d'un souffle lyrique et quelquefois burlesque ou baroque
Sa perception se transforme parfois en douce violence

Toujours en prise directe avec le monde contemporain et l'art
elle a voulu transcender
l'espace et le temps
et partager avec **le Collectif La Belle Escampette** dans son tryptique :
Vestiges du futur,
sa vision de l'humain
depuis l'anthropocène à nos jours
de l'humain en migration, en perpétuelle mutation

Ainsi les images s'enchaînent au fil de sa plume
s'entrechoquent aussi les sons
qui swinguent
pour créer un rythme particulier
une musique
évoquant l'errance, l'inconscient
le rêve
la mémoire et l'oubli
l'incroyable beauté du vivant et des êtres

En perpétuelle recherche
elle s'exprime en litanies ou en mélopées
et désire plus que tout
une suite et jamais une fin...

LIEU DE RÉUNION

La salle municipale « Marie Laborde » – École de musique à Figeac

Écologiste jusqu'au bout des doigts, le collectif « La Belle Escampette » pour ce parcours s'est très peu déplacé. Empreinte carbone respectée.

La plupart des réunions ont eu lieu dans la salle municipale Marie Laborde rénovée, mise à disposition par la mairie.

Pour y accéder on choisit suivant la forme du moment, l'escalier ou l'ascenseur.

C'est une grande pièce assez impersonnelle. Pas de charme particulier, un peu austère. Une salle multifonctions.

Le parcours a été élaboré là. Il nous en a fallu du courage et de l'imagination !

REMERCIEMENTS

Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient

Pour ce quatrième parcours, le Collectif La Belle Escampette a eu comme ancrage la salle « Marie Laborde », salle municipale mise à sa disposition deux fois par mois. Les membres du Collectif remercient la Mairie de Figeac de la leur avoir prêtée ainsi que le personnel des services techniques qui leur en a donné l'accès et en a assuré l'entretien.

Merci à l'association Les Grands Chemins pour avoir permis au Collectif d'utiliser la salle du lieu de travail partagé rue Émile Zola pour leur première rencontre.

Merci à Michèle et René d'avoir accueilli le Collectif d'écrits, chez eux dans le village d'Anglars, le temps d'une rencontre pour rejoindre les Collectifs d'écrits à Bruxelles via Skype.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à

Catherine Feist, Martin Dupuis et Isabelle De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes.

L'aisbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements à Robin Lejeune, pour ses talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée à la bibliothèque de Predeignes le vendredi 13 mars 2020 et au Café d'Anglars le samedi 14 mars 2020.

Merci à l'association Le Pilou, à la Mairie de Predeignes et au Café d'Anglars pour leur accueil.



Projet réalisé avec le soutien de la Mairie de Figeac et de la commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

Les illustrations ont été réalisées par le Collectif La Belle Escampette.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org.

D/2020/13.013/3

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptaline.org

